

JOURNAL HELVETIQUE

O U

R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

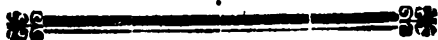
DEDIÉ¹ AU ROI,

A O U T 1 7 6 9.



NEUCHÂTEL

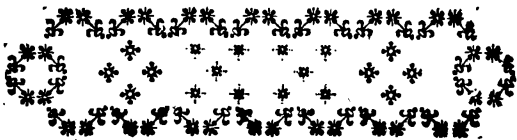
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.



MDCCLXIX,

.

.



JOURNAL HELVETIQUE.



A O U T 1769.

CARACTERE

DES

E V A N G E L I S T E S.

UN célèbre Ecrivain de nos jours, parlant des Evangelistes, semble leur rendre justice, en disant : *Auteurs véridiques, je n'en doute pas ; si seulement il n'avoit pas ajouté : Mais d'une si crasse ignorance, & si pleins d'ardeur pour la gloire de leur*

Maitre. (*) On ne fauroit disconvenir qu'avant la merveille de la Pentecote ils ne fussent en éfet d'une très-craffe ignorance. Eux-mêmes le font assez conoitre, par la candeur avec laquelle ils racontent tant de misérables questions qu'ils faisoient alors à leur Maitre; ce qui n'est pas une foible preuve de leur véracité; mais après la Pentecote, & lors qu'ils écrivirent les Evangiles, peut-on persister avec quelque raison à les qualifier de gens d'une craffe ignorance, & la lecture même de leurs écrits le permet-elle? Cette craffe ignorance dans leur premier état, comparée avec ce qu'ils furent dans la suite, ne présente-t-elle même pas un contraste bien glorieux au Christianisme? Quant à ce qu'on ajoute, *Si pleins d'ardeur pour la gloire de leur Maitre*, je pense que ce seroit être aussi d'une craffe ignorance & bien stupide, pour ne pas sentir, que tout en les disant véridiques, on veut pourtant nous rendre suspecte leur narration, & nous insinuer,

84

(*) Lettre 3e. écrite de la montagne.

que si on ne les croit pas capables de nous raconter du faux à eux connu & contre leur conscience, on doit cependant se défier de leur ardeur pour la gloire de leur Maître, & se dire qu'elle pourroit bien leur avoir fait prendre souvent le change, & les avoir séduits, sans s'en apercevoir, pour exagerer les merveilles qu'ils en racontent. Si l'Ecrivain, dont nous parlons, eut un peu plus donné d'attention à tout le contenu des Evangiles, il y auroit vû, avec étonnement, je dirai même avec admiration, tout le contraire de ce qu'il insinue.

La droiture distinguée dont il fait profession, me fait donc espérer, qu'il verra avec plaisir, que je lui présente ici l'extrait d'un Auteur très célèbre & très-respectable, & qui servira d'une pleine réfutation de sa dangereuse insinuation. Il est vrai qu'après avoir taxé de *fumier* le *Journal Helvétique*, il est à présumer qu'il ne le lit pas, & qu'ainsi cet extrait ne tombera jamais sous ses yeux. Mais si je dois le regarder come en pure perte pour lui, il ne le fera peut-être pas pour nombre de ceux en qui l'insinuation de cet

éloquent Ecrivain auroit afoibli la foi duë aux Evangelistes. Je les prie donc de bien peser ce qu'ils vont lire.

Les Evangelistes, dit l'Abbé du Guet, (*) se ressemblent tous, dans des points où ils ne ressemblent a aucun des autres homes : Ils écrivent des choses étonnantes, sans en être étonés ; ils annoncent les plus grandes merveilles, come si e'les étoient comunes & ordinaires ; ils parlent de ce qui les touche le plus, avec une tranquillité presque semblable à l'indifférence ; & ils s'interdisent tous avec la même sévérité toutes les réflexions, dans les lieux même cu elles étoient come nécessaires & come indispensables. Un tel caractère est non seulement nouveau, mais unique ; & c'est un double prodige de le trouver dans tous les Evangelistes dans la même perfection, & de n'en trouver au-

(*) Traité des Principes de la foi Chrétienne, Tom. 2, ch. 8.

un vestige parmi les autres homes. Mais entrons dans le détail, non pour tout observer, mais pour juger par quelques observations, combien la matière de celles que l'on supprime seroit féconde.

Si les Evangelistes, en parlant de la bassesse de leur naissance, avoient ajouté un mot sur les desseins de Dieu, qui vouloit faire éclater sa puissance, en n'employant que de foibles instrumens, ils auroient tout d'un coup fixé l'esprit au véritable point de vue, & ils auroient fait sentir que leur bassesse même & leur ignorance étoient nécessaires. Ils devoient, ce semble, cette réflexion & à la Sageffe de Dieu & à eux mêmes. Pourquoi donc ne l'ont-ils pas faite? Elle est présente à leur esprit: Pourquoi l'ont-ils supprimée?

Leurs fautes, dont ils parlent si souvent & avec tant de sincérité, eussent paru plus excusables, s'ils avoient dit, au moins une seule fois, qu'elles servoient à faire éclater la Grace, qui les avoit changés en d'autres homes. Ils s'interdisent néanmoins cette réflexion: Quel autre qu'eux se la seroit interdite?

Ils rapportent que les Princes des Prêtres & les Pharisiens demandèrent à Pilate qu'il mit des gardes au sépulcre de Jésus Christ pendant trois jours, de peur que les Dis-

ciples n'enlevassent son corps, & ne publiassent ensuite qu'il étoit ressuscité; & que le Gouverneur leur répondit: Vous avez des gardes; faites vous mêmes garder le sépulcre come vous l'entendez. C'étoit le lieu d'ajouter, que la Providence les prenoit ainsi dans leurs propres pièges; que leurs précautions mêmes contre la résurrection de Jésus Christ en deviendroient les preuves, & que plaçant eux-mêmes les gardes qui dépendoient d'eux, & non du Gouverneur, ils écartoient jusqu'à l'ombre de la défiance & du soupçon. Mais les Evangelistes se contentent du simple récit, & ils n'en prennent aucun avantage. Une telle retenue, dans de telles circonstances, est-elle naturelle?

Les gardes qui avoient été come foudroyées, par l'éclat de l'Ange qui renversa la pierre dont l'entrée du sépulcre étoit fermée, après avoir été les témoins de la résurrection de Jésus Christ, publièrent à la sollicitation des principaux Sacrificateurs & autres chefs de la nation, qui les payèrent de ce mensonge, que pendant leur sommeil les Disciples de Jésus Christ avoient enlevé son corps. Il n'étoit pas possible de rapporter cette imposture, si grossièrement concertée, sans la confondre à l'instant, en reprochant, à des témoins qui se disent

endormis , la témérité d'attester ce qui s'est fait pendant leur sommeil. Mais ce qui n'est point au pouvoir de la nature a été au pouvoir de l'Évangéliste : Il a rapporté le mensonge , & ce qui est plus encore, le succès du mensonge , & ensuite il s'est tû. L'Esprit de l'homme est-il capable d'une telle modération ? & qui peut ignorer le cœur de l'homme à tel point , qu'il ne sente pas que ceci le passe , & qu'il porte le caractère d'une opération surnaturelle ?

St. Pierre & St. Jean ayant appris de Marie Madelaine que le sépulcre de Jésus Christ étoit ouvert & que son corps n'y étoit plus , se déterminèrent à y aller ; mais en courant. St. Jean, come plus jeune , y arriva le premier ; mais par une horreur naturelle il n'eut pas la hardiesse d'entrer dans le tombeau. St. Pierre moins timide y entra , & il vit avec étonnement que les linceuls dont le corps de Jésus Christ avoit été envelopé étoient restés , & que le suaire , dont sa tête avoit été couverte , étoit mis à part , & dans un autre lieu que les linceuls. St. Jean qui avoit vû les mêmes choses confusément , en se courbant pour regarder dans le sépulcre , y entra après St. Pierre , examina tout avec lui , & en chercha une toute autre cause que sa résurrection.

Toutes ces circonstances prouvent invinciblement, que les Apôtres étoient incapables de former le dessein d'enlever le corps de Jésus Christ, loin de l'exécuter ; puis que les deux Disciples qui paroissoient avoir plus de zèle & de courage que les autres regardoient come une grande action d'aller à son sépulcre, lors que l'entrée en étoit ouverte, & que les gardes n'y étoient plus... Qu'outre cela il étoit manifeste que si l'on avoit eu dessein d'enlever le corps de Jésus Christ, on n'auroit pas perdu le tems à le tirer des linges dont il étoit envelopé, ni à mettre ces linges dans des lieux séparés ; la précipitation, & la crainte d'être surpris, ne permettant rien de tel.

Pourquoi donc St. Jean, qui est un de ces Disciples, ne fait-il aucune de ces réflexions en rapportant ces circonstances ? Comment s'arrête-t-il où l'esprit humain ne sauroit s'arrêter, s'il agit seul ? Il savoit les bruits que les Juifs affectoient de répandre : Ce qu'il rapporte peut en démontrer la fausseté, & sans doute il en sent toute la force : Pourquoi donc n'en fait-il point d'application ? La sincérité est ici la moindre chose ; ce qui la prouve est encore plus merveilleux ; & je n'ai garde de ne pas croire des hommes qui m'abandonent les réflexions où elles sont si naturelles & si

décisives, & qui se contentent du simple récit.

Ce seroit en éfet porter la défiance à l'excès, que de soupçonner les Evangelistes d'avoir supprimé les réflexions dans les choses où ils avoient intérêt, afin que cette modération leur tint lieu de mérite, & qu'ils persuadassent ayec plus de succès, en cachant avec art le desir de persuader. Un tel raffinement oteroit à la Vérité tous ses avantages, & tout ce qui sert à la distinguer du mensonge: Elle deviendroit même suspecte, par les preuves qui l'établiroient; &, par une malignité sans règle & sans principes, on parviendroit à douter de tout, & de ce qui seroit même le plus certain.

Mais quand on suposeroit de l'artifice & de l'art dans la simplicité même des Evangelistes, à l'égard des choses où ils avoient intérêt, il y en a beaucoup d'autres où l'on ne pouroit attribuer à ce principe la sévérité avec laquelle ils suprimant toute réflexion. Ils avoient tous une haute idée de Jésus Christ, de son innocence & de sa sainteté. Ils disent tous néanmoins qu'il reçut le batême de St. Jean, qui n'étoit qu'un batême d'humiliation & de pénitence. Il y avoit une espèce de nécessité de concilier avec l'éminente vertu de Jésus

Christ la profession d'une pénitence publique. Un mot auroit pû nous expliquer ce mystère, où la gloire de Jésus Christ étoit intéressée; mais ce mot n'échape à aucun des Evangelistes, & ils nous laissent tous dans l'étonnement, sachant bien qu'ils nous y laissent. . . .

Il en est ainsi de la crainte & de la tristesse mortelle de Jésus Christ, de sa sueur de sang, de son agonie, du besoin qu'il eut d'être fortifié par un Ange, & de sa prière tant de fois répétée, pour être dispensé de boire le calice dont il avoit paru altéré quelques heures auparavant. Il est bien certain que les Evangelistes, qui regardoient Jésus Christ comme la source du courage de tous les martyrs, n'auroient rien imaginé de tel, bien loin de l'écrire, s'ils n'y avoient été pressés par la vérité, & ce n'est pas aussi de quoi il s'agit. Mon étonnement est, qu'ils n'aient rien dit pour expliquer des choses qui paroissent incompatibles avec la force, l'intrépidité, la pleine résignation que Jésus Christ avoit constamment manifestées jusqu'alors; car il n'est pas ici question de leur propre intérêt, mais de celui de leur Maître. Y auroit-il encore ici de l'artifice à supprimer les réflexions? Espèrent-ils qu'on sera plus disposé à regarder Jésus Christ come Dieu, après

l'avoir vû moins ferme en aparence que beaucoup de Martirs? Il est évident que c'est uniquement l'Esprit saint, qui a conduit la plume des Evangelistes, qui leur a défendu de rien ajouter, où, sans lui, l'esprit humain se seroit crû coupable s'il n'avoit ajouté plusieurs choses. Et il n'est pas moins évident, que les Evangelistes ont été persuadés qu'ils n'étoient que ses organes, & que ni les réflexions, ni aucun moyen de la Sageffe humaine, ne lui étoient nécessaires pour faire recevoir des vérités dont il doneroit la foi quand il voudroit. De telles observations, qui s'unissent & se fortifient mutuellement, font nécessairement une grande impression sur les esprits sensibles aux marques de vérité, & bien instruits du fond & du naturel de tous les homes. Mais nous n'avons pas encore approfondi ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus inimitable dans le caractère des Evangelistes. On sait avec quelle ardeur ils aimoient Jésus Christ, & quel zèle ils avoient pour lui. Néanmoins ils parlent de ses plus grandes actions, de ses miracles sans nombre, de sa sublime doctrine, non seulement sans émotion & sans aucun de ces mouvemens que l'admiration & le désir d'en causer une pareille aux autres ont acoutumé de produire; mais en des

termes si simples, si courts, si éloignés de toute affectation, qu'on croiroit, si l'on ne connoissoit d'ailleurs leurs sentimens, qu'ils écrivent une histoire étrangère & qui leur est indifférente. Ils font le récit des souffrances de notre Seigneur sans s'arrêter sur aucune circonstance, sans y mêler aucune réflexion, sans laisser paroître l'impression que les douleurs & l'ignominie de leur Maître font sur eux, sans essayer d'exciter dans les autres ou la compassion, ou l'indignation, ou l'étonnement; on diroit même qu'ils ne pensent qu'à abréger ce récit, tant ils apuient peu sur des circonstances très-importantes; & en effet aucun des Evangelistes ne les raporte toutes; il faut unir leur histoire pour en avoir une complète, & alors même il paroît clairement que tout n'est pas dit.

La flagellation, qui fut si cruelle, puis que dans le dessein de Pilate elle devoit servir à attendrir les Juifs, n'est marquée que par un mot, & encore indirectement dans deux Evangelistes. Les outrages inouis qu'on fit à Jésus Christ dans la maison de Caïphe, & dans le Prêtoire, où il fut exposé aux insultes & à la barbarie des soldats Romains, sont rapportés en deux ou trois lignes. Le crucifiement n'a qu'une parole. C'est par occasion qu'on apprend dans

un autre lieu que Jésus Christ fut attaché à la croix par des clous, qui lui percèrent les pieds & les mains, & nous n'en aurions pas été certains sans l'histoire de sa résurrection (*). Qui de nous auroit écrit ainsi les souffrances d'un Home de bien, injustement opprimé, sur-tout s'il avoit été notre Parent & notre Ami, s'il nous avoit comblés de biens, s'il étoit mort pour nous conserver la vie, s'il avoit sauvé notre famille aussi bien que nous, s'il avoit délivré l'Etat & la Patrie de cruels ennemis, en se sacrifiant pour le bien public? Quels sentimens n'auroient pas produit en nous la reconnoissance, l'admiration, l'amour, l'indignation contre ses ennemis, la haine de leur injustice, le desir de faire passer dans les autres les mouvemens dont nous aurions été pleins? D'où vient donc que des homes qui adoroient Jésus Christ come leur Dieu, qui se croyoient rachetés de la mort éternelle par sa mort, & qui étoient persuadés qu'il s'étoit immolé pour leur salut, parlent avec tant de moderation de ses oprobres & de ses douleurs? Et comment, avec tant de reconnoissance & tant d'amour, conservent ils une si étonnante tranquillité? C'est visiblement ici l'opéra-

(*) Jean XX. 25.

tion d'un autre esprit que de celui de l'homme, & le doigt de Dieu n'est pas ici moins marqué que dans les prodiges qui firent disparoitre les prestiges des Magiciens qui résistoient à Moïse. . . . Qu'on relise dans ce point de vue l'histoire de la Passion dans chaque Evangeliste, & qu'on juge de quel prix est l'attention d'eux tous à se contenter des simples faits, sans les qualifier, sans les charger, sans y joindre quoi que ce soit qui ne fasse pas partie du récit. L'envie & la fureur des Prêtres contre Jésus Christ n'attirent pas contr'eux la moindre invective : La perfidie de Judas est rapportée sans aigreur & sans haine ; son insolence d'oser s'approcher de Jésus Christ pour le baiser & pour le trahir, par ce signe de confiance & d'amitié, soulève tout le monde, mais n'arrache pas une parole à l'historien : La foiblesse de Pilate est évidente ; mais les Evangelistes se contentent de rapporter les faits qui la prouvent : L'orgueil d'Hérode, qui se venge du silence de Jésus Christ, en l'attribuant à ignorance ou à folie, méritoit bien d'être rabatu, en découvrant la sagesse profonde qui humilioit sa curiosité ; mais là-dessus tous les Evangelistes gardent la même retenue.

Ce caractère si singulier & si surprenant n'est pas celui d'un seul Evangeliste ; il est celui
de

de tous, quoi qu'ils aient écrit en des lieux & en des tems diférens, & il est dans tous également parfait. Si c'est le premier d'entr'eux qui a commencé à écrire qui a servi de modèle aux autres, où ce premier avoit-il vu ce qu'il a suivi? Avons nous dans l'antiquité une histoire du même genre? Est-il possible même qu'il y en ait eu? D'où vient donc qu'un Publicain tel que St. Matthieu s'est formé une idée aussi parfaite d'une chose aussi nouvelle & aussi sublime, d'un Dieu fait home, souffrant & mourant pour le salut de tous? Et comment a-t-il pû atteindre par un premier essai à une si auguste simplicité, devant laquelle toute l'éloquence & toute la faiblesse humaine ne font qu'imbécillité & qu'enfance; car l'une & l'autre auroient inspiré le contraire de ce qu'a fait St. Matthieu, & que nous venons d'admirer. ¶

Mais si les autres Evangelistes ne sont que les imitateurs du premier, d'où leur est venu le discernement qui les a portés à suivre son exemple? Comment est il arrivé qu'ils ont tous pris également son caractère? Est il même si facile de comprendre tout ce qu'il y a de véritable grandeur dans la manière que St. Mathieu a suivie? Est-il aisé, apres même qu'on y a fait beaucoup de réflexions & qu'on l'a long-

tems étudiée, de l'imiter si fidèlement qu'on ne s'en écarte jamais. Il n'y auroit qu'à le tenter aujourd'hui, pour sentir combien une telle imitation seroit difficile, sur-tout si l'on est plein de foi & d'amour, si l'on fait estimer les souffrances de Jésus Christ, & si l'on est plein de cette ardeur & de ce feu dont les Evangelistes étoient embrasés; car c'est principalement dans l'union de ces dispositions avec leur moderation & leur retenue que cōsiste la merveille. C'en est une d'aimer come eux: C'en est une autre séparément d'écrire come eux: Mais c'est un prodige de la Grace même, & l'ouvrage unique du St. Esprit, d'avoir sū allier un amour si ardent, avec un genre d'écrire si modéré, & si peu semblable à celui qu'inspire l'amour. . . .

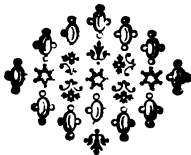
Si l'un des Evangelistes avoit eu en cela assez de pouvoir sur soi-même, & assez d'adresse, pour ne sortir jamais du faux caractère dont il auroit voulu se parer, il eut été presque impossible que les autres eussent conservé la même attention avec le même succès; & s'ils y avoient réussi, ils n'auroient pas manqué de faire observer, par quelques-uns de leurs disciples, leur désintéressement, leur modestie, leur naive simplicité &c. On auroit dans la suite insisté sur cette preuve, on en auroit montré la

force, & rien n'auroit été plus célèbre qu'un si beau caractère, si dignement soutenu par les premiers Ecrivains, & si sagement développé par leurs plus habiles disciples. Mais c'est tout le contraire; aucun des anciens n'a fait un tel commentaire sur le genre d'écrire des Evangelistes; ils ont plus senti l'impression d'une si auguste simplicité qu'ils ne l'ont approfondie; & je ne sai si avant *M. Pascal* quelcun en avoit si bien connu la merveille & le divin.

Ce qui rend la modération des Evangelistes encore plus étonnante, c'est qu'ils avoient devant les yeux l'exemple des Profètes, qui se sont abandonés aux plus vifs mouvemens quoi qu'ils ne vissent que dans un avenir éloigné l'image des choses dont les Evangelistes ont été les spectateurs (*): Pourquoi les Evangelistes ne disent-ils rien de tel? Pourquoi sont-ils tranquilles, eux qui ont été présens à tout, pendant que les Profètes sont si émus?..... Les homes se conduisent d'une manière absolument contraire: Ils sont modestes quand ils parlent de l'avenir, & pleins de hardiesse & même de fierté lors que leurs conjectures ont réussi: Ils sont timides & chancelans où les

(*) Ici l'auteur cite Esaie LIII. PC XXXI. & LXIX,

Profetes ont été fermes & précis; & attentifs à se servir de tous leurs avantages où les Evangelistes n'en prennent aucun..... Ces deux caractères, (des Profetes & des Evangelistes) en aparence si contraires, mais si dignes de l'Esprit de Dieu, n'ont pu être l'effet que de sa sagesse & de sa puissance; & il n'y a que celui à qui tous les tems sont présens, & qui est le maitre des pensées & de volontés des homes, qui ait pu discerner & faire exécuter ce qui convenoit aux mistères futurs, & aux mistères accomplis; aux Profetes chargés de les prédire, & aux Evangelistes chargés d'en écrire l'histoire.





COMPLIT

Qu'ont dû former les Apotres , si c'est à faux qu'ils ont attesté la Résurrection de JESUS CHRIST.

SI les Apotres ont rendu un faux témoignage à la résurrection de Jesus Christ , il faut nécessairement qu'ils en aient tramé le projet de concert. Il faut suposer dès-là, qu'au bout de sept à huit jours après sa crucifixion, voyant qu'il ne ressuscitoit pas, comme il le leur avoit formellement promis, ils se donèrent un secret rendez-vous à l'écart hors de Jérusalem pour en délibérer; & qu'alors l'un d'entr'eux, *Céphas*, vraisemblablement, qui s'étoit toujours montré le plus hardi & le plus bouillant, leur tint le discours suivant.

Le Maître dont nous étions les Disciples n'est plus. Nous l'avions suivi, pleins de grandes espérances pour lui-même & pour nous; mais sa mort a terminé ses projets & fait évanouir nos espérances; car nous ne pouvons plus nous flater qu'il ressuscitera, come il nous en avoit assurés.

Le tems, qu'il avoit préscrit est passé, & nous emploierions inutilement celui qui reste à l'attendre. Nous devons donc nous séparer, pour retourner à nos premières professions, & porter devant le public la honte d'avoir été trompés; ou demeurer unis, en prenant une genereuse résolution de soutenir notre gloire, en disant hautement & à tout le monde qu'il est ressuscité, & qu'il est par conséquent le véritable Messie, promis par les Profètes, & attendu par notre nation. Il y a, ce me semble, de la lâcheté dans le premier parti, & beaucoup de courage dans le second, qui par cette raison est bien plus digne de nous, mais qui n'est pas sans des grandes difficultés.

Il n'est pas néanmoins impossible de les surmonter, si nous sommes capables d'un secret impénétrable. Mais il faut bien comprendre ce que ces termes signifient; car il ne s'agit pas seulement de savoir se taire; il faut outre cela savoir parler, & parler contre sa pensée & contre son sentiment. Nous devons donc, avant tout, faire choix de personnes fidèles, qui d'un côté puissent assurer le mensonge d'une manière intrépide & qui en écarte absolument le soupçon, & qui de l'autre ensevelissent dans un profond & éternel secret

les résolutions que nous prenons aujourd'hui ; car tout seroit perdu, si une seule personne, à qui nous aurions donné notre confiance, alloit nous trahir, en révélant à nos ennemis ce qui ne doit être su que de nous.

Come ce point est essentiel, & qu'il doit servir de base à nos grands desseins, il est nécessaire de prévoir tout ce qui seroit capable d'arracher le secret aux personnes qui ne seroient point à toute épreuve. Nous serons exposés à beaucoup de mauvais traitemens ; à la prison, à de dures questions, à la mort même, & peut être à des genres de mort très cruels, très longs, & capables de lasser une patience qui ne seroit pas invincible. Tout cela doit être prévu & méprisé, & il faut regarder come le comble de la gloire, d'être plus grand que tous les homes ensemble, & au dessus de tout ce qu'ils pourroient employer contre nous de plus terrible.

Mais j'avertis que dans les plus rudes tortures il ne faut esperer aucune consolation, ni aucun secours de la conscience, & que nous serons même alors obligés de nous fortifier contre elle, & d'étoufer d'une manière prompte & impérieuse tous les remors, qui ne pourroient que nous effraier, & partager l'attention unique à notre des-

sein & à l'honneur qui doit nous en revenir. Je sai que la fermeté, sur-tout quand elle doit durer long tems, & qu'elle est vivement attaquée par le sentiment d'une douleur aigue, est puissamment soutenue par le calme & la paix d'une bonne conscience, & par l'intime persuasion qu'on souffre pour la vérité. Mais nous sommes apelés à des épreuves nouvelles, qui n'ont besoin d'aucune consolation ni d'aucun apui, & qui suposent même, que tout ce qui soutient les autres homes se convertira contre nous en tentations & en obstacles.

Ce que je viens de dire, renferme un grand sens, & plus profond qu'on ne le croiroit, s'il n'étoit expliqué. Car nous devons porter le désintéressement & la générosité, jusqu'à ne rien attendre de celui pour qui nous passerons notre vie dans la crainte & dans la souffrance & pour qui nous nous laisserons égorger; car que feroit il pour nous, n'ayant rien pû faire pour lui même; & nous déivreroit il de la main de nos persécuteurs & de la mort, ayant lui-même succombé sous la puissance de ses ennemis, & n'ayant pû ressusciter, come il nous l'avoit promis tant de fois, & peu d'heures même avant qu'il fut arrêté? Il se trompoit & il nous a trompés; Dieu en a disposé autrement; il est le

Maitre ; nous ne devons point fonder les jugemens , & nous ne devons pas même trop y penser.

Vous vous étonnez peut être de ce conseil. Il est nouveau, j'en conviens, mais nécessaire, & à tel point nécessaire, que toutes nos résolutions avorteront, si la crainte de Dieu vient y causer du désordre, & nous rendre timides & chancelans, dans le témoignage que nous sommes déterminés à rendre contre lui, en soutenant qu'il a ressuscité celui qu'il a laissé dans le tombeau ; qu'il a reconnu pour le Messie celui qui en avoit pris le nom sans en avoir la réalité ; & qu'il a voulu que tout le monde crut en lui, quoi qu'il l'ait sans doute condamné, come un usurpateur d'une gloire qui ne lui étoit pas due.

De tels aveux coutent un peu dans le commencement, mais on s'y fait avec le tems, & en s'imprimant bien dans l'ame qu'il est beau de souffrir sans espérance, ni du côté de Dieu, ni du côté des homes, & même avec certitude d'être puni de Dieu & des homes, & de l'être non seulement en cette vie, mais aussi dans l'autre. On peut parvenir au dernier degré du courage, & devenir impénétrable à tous les sentimens de crainte, & même à ceux que la Religion doit inspirer.

Car il faut bien en venir là, ou retourner honteusement à nos filets & à nos barques, & je demande avec instance qu'on en comprenne bien la nécessité. Celui que nous regrettons, a pris ouvertement la qualité de Messie; il a plus fait, il a osé se dire le Fils de Dieu, & celui qui devoit un jour de sa part juger tous les hommes, & les récompenser ou les punir, chacun selon qu'il le mériteroit. Tout cela étoit exagéré; l'expérience nous a appris ce qu'il en falloit rabatre; mais nous ne pouvons nous dissimuler que Dieu a dû être très irrité d'une telle affectation de titres pompeux, & qu'il ne peut voir sans indignation, que nous entreprenions de faire reconnoître pour son Fils, pour son Fils unique, celui qu'il a défavoué, & que nous savons mieux que personne qu'il a défavoué.

Cela peut arrêter des timides & des ames vulgaires; mais il ne faut parmi nous que de Grands homes, qui sachent à quoi ils s'exposent, & qui soient même affermis par cette conoissance. Il en couteroit cher, s'il falloit reculer. Qu'on examine donc toutes choses avec maturité; qu'on en sente bien la dépendance & la liaison, & qu'ensuite on se déclare.

Come il me semble qu'on m'écoute avec joie, & qu'au lieu d'être intimidé par mes réflexions, on les trouve judi-

cieuses & même encourageantes, voici ce que j'ajoute pour l'exécution d'un si grand dessein, où ce seroit une témérité de s'engager, sans avoir préparé les moyens d'y réussir. Avant tout nous concerterons une fausse histoire des aparitions de notre commun Maître, & ceux qui auront plus d'esprit pour l'invention y travailleront; les autres en feront les juges, & tous s'imprimeront fortement dans la mémoire les discours & les faits dont on aura fait choix, parce qu'il n'y faudra plus revenir, & que les variations seroient de la plus dangereuse conséquence.

A ce travail il en faudra joindre un autre, qui demanderoit plus de connoissance des Ecritures que nous n'en avons, mais on y supléra par l'étude; & en attendant il faut que les plus habiles d'entre nous recherchent dans les livres de Moïse, dans les Psaumes, & dans les Profètes, tout ce qui regarde le vrai Messie, que nos pères ont attendu, & qu'on a raison d'attendre encore, puis que celui que nous avons suivi, ne l'est pas. Mon dessein est de lui en faire l'application, & de détourner à lui toutes les Proféties qui regardent le véritable. L'entreprise est hardie; mais qu'est-ce que notre dessein, sinon la hardiesse portée jusqu'à son comble?

Une suite naturelle de cette entreprise est, que nous nous déterminions à l'un de ces deux partis; ou de mépriser le sens des Ecritures, quoi que divines & inspirées; ou de les mépriser elles mêmes, come fausses & supposées. Je ne suis pas encore bien ferme sur le choix; je balance & j'attens votre conseil. Mais il me semble, que le plus court seroit de regarder toutes les Ecritures come fausses; parce qu'il est difficile de les corrompre tranquillement, quand on les respecte come divines, & qu'on est bien plus libre & bien plus hardi, quand on s'est délivré de ce respect.

Une seconde suite inévitable, est de considérer toutes les promesses & toutes les prophéties, touchant le Messie, come vaines & frivoles, ou pour le moins come incertaines & douteuses. Car si les Ecritures sont fausses, les Prophéties qui regardent le Messie, & qui en font la partie la plus importante, le sont aussi; ou si, en prenant un parti plus modéré, nous nous contentons de corrompre le sens des Ecritures, sans trop examiner ce qu'elles sont dans la vérité, il est évident, que nous nous engageons à regarder tout ce qu'elles prédisent du Messie come arbitraire, & come dépendant des interpréta-

tions qu'il nous plaira d'y donner. Le Messie donc, come vous le voyez, ne sera parmi nous qu'un vain nom; nous le ferons extrêmement valoir parmi ceux qui ne feront pas du secret, parce que notre honneur y est intéressé, & que nous tomberions dans le mépris, si la haute idée qu'on a du Messie, jointe à l'affurance avec laquelle nous soutiendrons que notre Maître est le véritable, ne nous faisoit respecter come ses disciples.

Une troisième suite également nécessaire & inévitable, mais qui m'a fait plus de peine que les autres, dans le tems que je méditois le plan que je vous propose aujourd'hui, & qui vous étonnera peut-être d'abord, c'est que nous ne devons pas deormais faire grand état de la Religion de nos Pères, ni la considerer come établie sur de fort solides fondemens. Car si la tradition du Messie est attaquée, & s'il importe peu de prendre les Ecritures dans leur véritable sens; ou plutôt, (car il faut être sincère aujourd'hui ou jamais) si nous faisons bien d'anoncer au monde come le véritable Messie, celui que nous savons très-certainement ne l'être pas, & si nous avons droit de lui apliquer des Proféties qui constamment ont un autre objet, il faut nécessairement que nous nous

mettions au dessus de tout ce que nos Pères ont regardé come le plus inviolable & le plus sacré.

Or voyez où cela nous conduit. Nous avons crû jusqu'ici que la Religion de nos Pères étoit la véritable & par conséquent l'unique. Elle est en éfet la plus ancienne, la plus autorisée & la plus pure: Elle est la seule qui soit fondée sur la Révélation divine, ou qui se glorifie de l'être; & il est certain, que si elle vient une fois à nous paroître douteuse, il n'y en a aucune dans le monde qui doive nous imposer. Voilà le dernier terme où je prétendois vous mener. Je n'exige pas que vous y consentiez à l'instant; c'est une chose qui mérite réflexion; mais ce que j'exige est, que vous compariez avec soit toutes les parties du plan que je viens de vous proposer; que vous en examiniez la liaison étroite & nécessaire, & que vous vous persuadiez fortement qu'il faut, ou tout accepter, ou tout rejeter; les tempéramens & les exceptions étant ici absolument impossibles.

J'espère que vous ne ferez pas longtems à vous déterminer, car il y aura bien des choses à faire, après que vous aurez pris votre parti; & le terme que je vous propose, pour tout concerter & tout finir, est fort court. Nous n'avons que l'inter-

vale de la fête de Pâques à celle de la Pentecote, dont une partie s'est déjà écoulée, & dont il faut ménager le reste, pour préparer l'ordre des fausses aparitions, pour étudier dans l'Écriture tout ce qui regarde le Messie, pour former le plan d'une Religion nouvelle, pour éfacer de nos esprits les traces & les idées de l'ancienne, & pour nous afermir contre nos préjugés, contre nos craintes, contre tous nos intérêts; car nous n'en réservons aucun, & nous allons généreusement renoncer à tous les biens de cette vie & à toutes les espérances de la vie future.

Ce qui me détermine à choisir la fête de la Pentecote, est le concours extraordinaire de ceux de notre nation, & même de beaucoup d'étrangers à Jerusalem; car ce sera une occasion favorable pour leur anoncer la résurrection de celui que nos Sacrificateurs & nos Sénateurs ont crucifié, & d'en répandre bientôt la nouvelle par tout le monde. Nous ignorons à la vérité les langues étrangères, & nous sommes sans interprètes; mais notre présence suffira. Les uns comprendront par signes ce que nous leur voudrons dire, & les autres, qui entendront notre langage, les aideront. Nous ne pouvons faire aucun miracle; mais n'en est ce pas un grand, que

d'oser résister à tout ce qu'il y a de grand & de puissant parmi nous? Il y auroit peut être plus de prudence à ne pas paroître tous à la fois, & à ne pas nous exposer tous dans un même jour, n'ayant rien d'extraordinaire ni de divin pour nous faire respecter, & n'ayant aucune protection à espérer, ni de Dieu, ni des hommes; mais dans un dessein come le notre, singulier en tout, & contraire aux regles communes, de quel usage seroit la prudence?

Je suis certain, qu'avec notre prononciation Galiléenne, & avec la bonne contenance que nous tiendrons, nous persuaderons bien des gens; & je compte tellement sur le succès, que j'embrasse dans mon dessein, non-seulement la Judée, mais tous les Peuples, tous les Empires, en un mot tout l'Univers, sans que la diversité des mœurs, des religions & des langues me puisse arrêter; sans que toute la puissance des homes armée contre moi m'intimide; sans que le peu de vraisemblance qui paroît, à faire adorer come le Fils de Dieu, par les Gentils, qui n'ont aucune conoissance des Ecritures ni du Messie, celui que les Juifs ont crucifié, soit capable de suspendre un moment mon zèle
pour

pour un Maître qui pourtant nous a trompés.

Au reste il ne seroit pas juste, que nous conservassions pour les autres la compassion & les sentimens de pitié que nous tâcherons d'étouffer par raport à nous mêmes. Ainsi lorsque nous verrons que des personnes séduites par nos discours & par notre profonde dissimulation seront exposées par leur crédulité à de grands dangers, qu'elles seront prosrites, exilées, jettées dans d'obscures prisons, déchirées par de cruelles tortures, condamnées au feu, aux bêtes farouches & aux suplices les plus honteux & les plus insupportables, come l'a été notre Maître, au lieu de nous attendrir sur leurs souffrances par une foiblesse indigne de nous, & au lieu de nous reprocher à contretens l'imposture par laquelle nous les aurons trompés, nous nous aplaudirons de leur séduction, nous mettrons notre joie dans leur malheur, & nous ne craindrons point de les honorer & de les faire honorer, come d'illustres tèmoinns de la vérité; quoi qu'elles ne soient à nos yeux que des martyrs de notre imposture, & de leur facilité à recevoir sans discernement le mensonge. Cet article, quoi que le dernier, est l'un des plus essentiels; car nous sommes portés naturellement à l'humana-

nité, & nous croyons souffrir ce que nous voyons souffrir aux autres, sur tout lorsqu'ils sont innocens, & qu'ils joignent à l'innocence une jeunesse, une candeur & un air de vertu qui se fait sentir jusqu'au fond de l'ame, & qu'il n'en coute qu'un mot pour les délivrer. Ce mot, qui découvreroit tout le mystère, ne doit jamais nous échapper; il ne faut pas même qu'un soupir, qu'un gémissement nous trahisse; & il sera bon de s'accoutumer aux spectacles les plus inhumains, pour parvenir par degrés à une dureté que rien ne touche.

Voilà un abrégé fidèle des discours qu'ont dû tenir entr'eux les Apotres & qu'ils ont tenus en éfet s'ils ont eu dessein de tromper. Le plan que l'un d'eux vient d'exposer aux autres a été suivi & exécuté dans toutes ses parties, s'ils n'ont pas été sincères; & bien loin qu'on doive le regarder come une simple idéc, il faut au contraire le considerer come la règle constante de toute leur conduite. Quel home sensé ne sentira pas qu'une pareille supposition est impossible? Qui ne conviendra pas que l'établissement du Christianisme est une nouvelle preuve de sa Divinité?





L E T T R E

DE POPE AU DOCTEUR SWIFT,

Traduite de l'Anglois.

Le Docteur Swift, zélé partisan de l'Eglise Anglicane, desirant de convertir Mr. Pope, qui étoit Catholique Romain, lui écrivit sur ce sujet une Lettre, qui fut admirée par tous les Gens d'esprit, à laquelle Mr. Pope fit la Réponse suivante:

 Binfeld 8e. Decembre 1713.

M O N S I E U R,

JE ne viens point vous importuner par le récit de toutes les obligations que je vous ai ; je ne parlerai que de deux choses pour lesquelles vous avez particulièrement droit à ma reconnoissance ; le desir que vous témoignez d'entrer en correspondance avec moi, & l'offre que vous me faites de vingt guinées pour

changer de religion. Permettez que ce dernier trait fasse seul le sujet de ma lettre.

Sûrement jamais Ecclésiastique ne donna tant de sa propre bourse pour l'amour de la religion ; c'est presque autant de pièces d'or qu'un Apôtre du tems passé obtint de pièces d'argent de Prêtres pour un objet bien plus considérable. Je vois par là qu'il me sera plus avantageux de proposer par souscription un échange de ma foi, qu'une traduction d'Homère. Je ne puis mieux vous prouver, combien je suis disposé à la réformation, qu'en vous disant, que je serai satisfait, si vous pouvez engager Mylord Trésorier & le reste du Ministère, à lever une somme & à faire dans ce pieux objet tout ce que Mylord Hallifax a fait dans des vues profanes. Je crains qu'il ne soit difficile d'être à la fois poète & bon chrétien, & je me trouve actuellement resserré entre ces deux partis ; car l'empressement des Whigs à mon égard, pour le premier, est égal au vôtre pour le second. Cependant si vous pouvez obtenir de chaque membre du gouvernement qui a plus de dix mille livres de rente, une souscription proportionnée à la vôtre, je suivrai l'exemple de bien d'autres, & me ferai prosélyte, lorsque le Seigneur tournera ma conversion à mon profit. Je sais qu'ils ont

le zèle de la religion si fort à cœur, qu'ils donneront beaucoup plus, pour voir un bon sujet passer de l'Eglise Romaine dans l'Eglise Anglicane, que pour vingt auteurs payens traduits d'une langue inconnue dans la nôtre. Je vous charge, Mr. le Doyen, de cette affaire, & vous donne plein pouvoir de la négocier en mon nom, en la proposant ainsi. Premièrement je m'engage à renoncer au chef de notre Eglise le Pape, quand j'aurai reçu quelque grace particulière de la Reine qui est à la tête de la vôtre. Je quitterai la communion sous une espèce, pour prendre celle où il y en a deux, dès que vos Pasteurs voudront me la donner.

Je cesserai d'invoquer les Saints, & je me tournerai à l'avenir du côté des pécheurs, si je les trouve aussi disposés à me faire du bien dans ce monde que j'en attends de ceux qui sont déjà dans l'autre.

Vous voyez que je suis fort traitable sur les principaux points; mais il en est un que je me réserve, qui j'espère, ne me sera pas refusé; ce sont les prières pour les morts. Il y a des gens pour l'ame de qui je m'intéresse autant que pour la mienne, & je vous prie de considérer, que, quoique la souscription, dont j'ai

parlé, fufife pour moi feul, ce devoir de charité exige, qu'on y faffe des additions; d'autant plus que la plûpart de ceux, dont je délire fi fort le falut, font malheureufement Hérétiques, Schifmatiques, Poètes, Peintres, en un mot de ceux dont la vie & les mœurs font regarder le falut comme douteux dans toutes les Eglifes; la dépense fera par conféquent plus forte pour le leur faire obtenir.

Le vieux *Dryden*, quoique Catholique-Romain, étoit poète. Or il a été révélé dans les vifions des anciens Saints, qu'aucun poète ne pouvoit être fauvé fans quelques centaines de Meffes; il faudra donc au moins cinquante guinées pour le faire fortir du Purgatoire. *Walch* étoit non-feulemet Socinien, mais encore Whig; (parti dans lequel vous avouérez qu'on ne fe fauve guères) Ainfi je ne puis modéftement demander pour lui moins de cent guinées.

L'Eſtrange étant Tory, nous ne le mettrons qu'à vingt. Les amis du parti n'oferoient, je penſe, lui refuſer cette ſomme, pour le préſerver de la damnation dans l'autre monde; ſur-tout en confidérant qu'ils ne lui ont jamais donné ſix ſols pour l'empêcher de mourir de faim dans celui-ci.

Permettez-moi ensuite de vous représenter que j'ai plusieurs amis encore vivans, auxquels j'espère, Dieu aidant, survivre & dont j'attends des legs; or c'est l'usage dans l'Eglise Réformée de ne pas donner un sol pour l'ame de ceux dont la mort nous enrichit. Il y a par exemple Mr. *Tervas*, peintre fameux, qui a péché grièvement en faisant des images semblables à ce que l'on voit aux cieus & sur la terre; & un malheureux jeune homme nommé Mr. *Gay*, qui écrit des pastorales durant le tems du Service divin. Il est d'autant plus à plaindre qu'il emploie à la parure de son corps l'argent qu'il devoit destiner au bien-être de son ame. Il ne faudra pas moins que quelques centaines de guinées pour les faire aller en paradis. On ne trouvera pas ma demande trop forte, si l'on fait attention à la difficulté de l'entreprise & à l'intérêt que mon amitié pour eux m'y fait prendre. Il reste encore un salut sur lequel j'ose insister & j'aurai fini; mais comme il est infiniment plus difficile à obtenir que tous les autres, je me contenterai de vous exposer le cas; laissant à la générosité du ministère à fixer la somme nécessaire pour y réussir. La personne dont je veux parler, est le Docteur *Swift*, un digne Ecclésiastique, mais qui de son propre aveu a com-

posé plus de libelles que de Sermons. Si l'opinion reçue parmi bien des gens est vraie, que trop d'esprit mène en enfer; cet infortuné Gentilhomme court grand risque d'y aller pour l'éternité: A la vérité j'espère que ses fréquentes conversations avec des Savans pourront diminuer le danger, comme cela arrive à d'autres. Quoiqu'il en soit je ne croirai jamais mériter la vie éternelle, si je ne fais tous mes efforts pour la lui procurer. C'est lui qui m'a fait voir la bonne compagnie, qui me consolait quand j'étois malade, qui m'a engagé à composer des poèmes, en un mot c'est à lui que j'ai toutes les obligations possibles.

J'ai crû autrefois que je ne pourrois jamais m'acquitter de tout ce que je devois à ses bontés; mais depuis peu & à mon inexprimable satisfaction j'ai appris que j'avois déjà payé cette dette; car Montague m'affure que *celui qui reçoit un bienfait, oblige le bienfaiteur*. Si l'unique but d'un ami est de rendre service à son ami, celui des deux qui en fournit l'occasion est celui qui est vraiment libéral. A ce compte il est impossible que le Docteur Swift s'acquitte jamais de ce qu'il me doit jusqu'à présent, & pour l'avenir il peut s'attendre

à avoir châque jour plus d'obligation à son
fidèle & affectionné ami

A. POPE.

Tout ce qui est sorti de la plume d'un homme célèbre, ses écrits même les plus indifférens ont des droits à la publicité. Cette opinion à laquelle on ne donne que trop d'étendue depuis quelques années, devroit être retrainte; car il est très-vrai qu'un grand homme, quand ce n'est point pour le public qu'il travaille, & qu'il n'a à parler que de sujets qui l'intéressent peu, se negligé autant & souvent plus encore que l'Auteur le plus médiocre, persuadé que ce qu'il dit ne sera jamais connu du public. Il est très-vraisemblable que le célèbre Mr. Pope ne songeoit pas qu'un jour ces Lettres, qu'il a réellement écrites, seroient recueillies & publiées. Il ne paroît pas du moins que son intention ait été qu'elles fussent lues par d'autres que par l'ingénieuse Dame à laquelle elles sont adressées; & cependant elles étoient bien faites pour paroître au grand jour, & pour servir de suite aux œuvres de ces

illustre Auteur. Le choix qu'en a fait l'Editeur, prouve en lui un tact sûr & un gout peu commun. Dans le grand nombre de Lettres écrites par Mr. Pope, qu'il s'étoit procurées, il n'a choisi que celles qu'on lit dans cette collection, & qui sont toutes au niveau de la grande réputation de l'Auteur. On y retrouve cette élégance de style & cet agrément d'expression, cette force & cette énergie de pensées qui caractérisent tous les ouvrages de ce grand Ecrivain; comme l'on en pourra juger par les fragmens très-courts que nous allons rapporter.

NE pensez pas, Madame, que je me fusse hasardé jusqu'à vous écrire, si je n'y avois été fortement encouragé par la nouvelle que Miss H. vient de m'apprendre; nouvelle vraiment intéressante, & qui fera, n'en doutez point, très-agréable à la nation entière des Auteurs. Miss H. m'a assuré que vous étiez irrévocablement décidée à ne plus écrire. J'en suis comblé, & je vous en remercie au nom de tous mes confrères. Car enfin le voilà donc arrivé le moment où moi & tant d'autres pourrons

écrire fans crainte & même fans esprit : votre silence va nous mettre à tous la plume à la main ; & je me promets bien d'être le premier à donner l'exemple. Il ne falloit pas moins que cette certitude de votre abjuration, Madame , pour me rassurer ; autrement, le moyen, je vous prie, de lier une correspondance avec vous ? le moyen qu'un homme tel que moi , abbatu par le travail même , & pénétré d'estime pour vos talens , osât s'aventurer jusques à écrire des Lettres qui seroient éclipsées, écrasées, anéanties par une phrase, un mot tracé de votre belle main ? Miss H. m'a dit aussi qu'il vous étoit échappé, il y a quelques jours, de parler avec distinction d'un endroit qu'on appelle *Twitenham* : Assurément il faut qu'il y ait là quelque mal-entendu ; le beau bien qu'habite Miss H. s'appelle *Richemond*, & non pas *Twitenham* ; c'est une erreur de géographie qui vous a fait tomber dans cette méprise. Vous faites trop d'honneur, fans le vouloir, à un petit hermitage, au solitaire *Twitenham*, & beaucoup plus encore à la chétive créature qui y vit, & qui est d'autant plus indigne de votre souvenir, qu'elle souhaiteroit de bon cœur n'avoir jamais vu ni vous ni vos ouvrages. En effet, Madame, c'est vous qui m'avez arraché,

pour le reste de mes jours, à mon gout pour la solitude & pour les livres; c'est vous qui avez si bien fait par vos écrits & la magie de votre présence, que, graces au ciel, je ne suis plus capable de rien, pas même de méditer, ni de rechercher la douce société d'une personne que je sçais n'avoir rien à me dire; car que voudriez vous répondre à tout ce que j'aurois à vous demander. Dans quelle situation étonnante vous m'avez réduit! ce n'est point assez d'être épris de vous jusqu'à la folie; j'ai été bien plus loin encore. Dans mon délire, je me suis procuré, ou plutôt j'ai dérobé votre portrait, & c'est devant cette chère & brillante idole que je passe des journées entières à dire des extravagances, & à m'efforcer fort inutilement à m'exprimer en vers; bien résolu pourtant de ne plus en créer, parce que, tant que j'en aurai de vous, je ne serai certainement pas tenté d'en faire; j'ai pour cela trop d'amour propre &c.

Vous m'écrivez, dit M. Pope dans une autre Lettre à la même Dame, que si je ne vous reponds pas avant un mois, vous croirez que la longueur de votre Lettre m'a si fort effrayé, que je n'ose y répondre. Il est vrai qu'il y a très-longtems que je diffère d'un jour à l'autre à vous écrire;

mais je retarderois encore une année entière, que j'y ferois toujours à tems, puisque votre Lettre n'est point dattée, & que je pourrois y répondre dans quelque tems que ce fût, comme si vous ne m'aviez écrit que depuis 7 à 8 jours. Au fond, Madame, mon silence est très-assurément bien pardonnable; une prodigieuse multiplicité d'affaires, dont chacune en elle-même ne paroît rien, mais qui par leur réunion m'occupent tout entier, m'ont fait manquer journellement au plus grand de tous mes plaisirs, à celui de m'entretenir quelques momens avec vous. On auroit tort au reste de me reprocher de négliger mes amis; il est très-certain que je me néglige bien plus moi-même encore, ainsi que je m'en apperçois par le progrès de mes infirmités, &, puisqu'il faut tout dire, par l'affoiblissement de mon esprit; deux articles qui me font prévoir le peu de distance où je suis du terme de ma carrière; aussi suis-je bien déterminé à renoncer incessamment à tout, pour ne plus m'occuper que de la seule affaire pour laquelle je suis né, & à laquelle je suis bon, si tant est que je sois bon à quelque chose. N'est-ce pas en effet une grande folie à moi, de sacrifier mon tems & ma tranquillité à de stériles complaisances, à de vains amuse-

mens, qui au fond ne me plaisent pas, & qui ne peuvent plaire qu'à une sorte de gens, qui ne me regardent que comme un instrument propre à divertir leur paresse ou à flatter leur vanité: car c'est à l'une ou à l'autre, à l'orgueil ou à l'oisiveté que sont livrés les grands; paresseux ou vains, il nous font servir, nous autres Poètes, à leur amusement; ils nous regardent comme faisant partie de leur équipage. Quant à nous, il me semble, & j'en parle d'après l'expérience, que nous sommes bien plus insensés, nous qui sommes assez stupidement orgueilleux pour déployer nos talens pour de tels personnages, & assez complaisamment sots pour exercer notre art en faveur de gens qui n'y entendent rien. Quelques-uns de ces grands que je voudrois n'avoir jamais connus, m'ont engagé dernièrement à remplir une tâche très pénible, & qui déjà m'a rendu tout malade: cependant j'ai donné ma parole, & malgré moi il faut que je poursuive: c'est un travail presque sans gloire; mais non sans peine, ni sans danger d'une chute cruelle. Vous sentez que ie parle de ma traduction de l'*Odyssée* par souscription; entreprise qui me fera passer au jugement de la plupart pour un homme qui ne cherche qu'à étendre sa réputation littéraire, & à gagner de

l'argent; quoiqu'au fond je sois persuadé de n'obtenir, ni l'un ni l'autre de ces deux grands objets. Je suis attaché sans désir, sans ambition & presque sans gout, à ce genre de travail, je pense peu à en rechercher de la réputation; & à l'égard de l'argent, je vous jure que je n'y prétends point du tout. . . . Avant que de vous renvoyer les nombreux manuscrits que vous m'aviez confiés, j'ai pris la liberté d'y faire quelques changemens très-légers, & je m'en suis repenti; car ce que vous voulez dire, vous l'exprimez avec tant de graces, que mes corrections ne peuvent que le gêner, &c.

Ces Lettres sont pleines d'esprit, & par cela même c'est les déprécier beaucoup que d'entreprendre de les traduire. Cependant nous desirons que quelque plume habile en fasse présent au Public François.





L'ESPRIT ET LA SCIENCE,

ALLEGORIE ANGLOISE

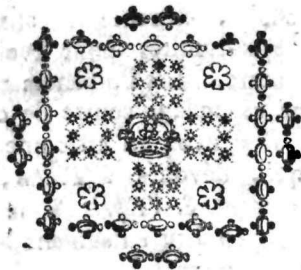
TIRE'E

DU REMBLER.

L'ESPRIT & la SCIENCE étoient enfans d'*Apollon*, mais de deux différentes mères. Le premier tenoit le jour de la gaie *Euphrosine*, l'autre de la sérieuse *Sophie*. Le frère & la sœur ressemblent à leurs mères. A la toilette de *Vénus*, l'*Esprit* se mocquoit de la *Science*, & contrefaisoit son extérieur grave & pesant. La *Science* entretenoit *Minerve* des bévues & de l'ignorance de l'*Esprit*. Avec l'âge, leurs querelles s'augmentèrent. Le frère triomphoit au commencement d'une dispute, sa sœur le confondoit à la fin. Elle s'attiroit de l'estime, & même de la vénération; on se sentoit du goût & de l'inclination pour elle. Quant à lui, impétueux & rapide, il donnoit tout à la nouveauté; lente & embarrassée, elle distinguoit éternellement, & n'accordoit

son suffrage qu'à l'Antiquité, à l'Autorité & à la Raison. L'un divertissoit toujours, l'autre convainquoit le plus souvent. Tous deux se rendoient ridicules en sortant de leur caractère. On méprisoit les raisonnemens de l'*Esprit*; on ne rioit point du badinage de la *Science*; enfin les contestations s'échauffèrent, l'animosité s'en mêla, il se forma des partis dans le céleste Palais, & pour y rétablir l'Harmonie, *Jupiter* en chassa les deux rivaux. Ils portèrent leurs goûts & leurs querelles chez les Mortels. Les jeunes Gens furent pour l'*Esprit*, les Vieillards pour la *Science*. Des Théâtres furent construits par l'un, des Colléges bâtis par l'autre. En entrant dans le monde, il falloit faire un choix, & renoncer aux faveurs de l'une des Divinités pour avoir part à celles de l'autre. Les Puissances rivales se réunissoient cependant contre de communs ennemis. Il y avoit en effet une classe de Mortels qui, dévoués à *Plutus*, méprisoient également & l'*Esprit* & la *Science*, & qui peu à peu leur enlevoient leurs conquêtes. Las de ces fréquentes désertions, le Couple céleste demanda & obtint du Maître des Dieux la permission de revoir sa patrie. Mais le retour fut difficile. L'*Esprit* se hâta, étendit les ailes, plana dans

les nues, s'y perdit & eut beaucoup de peine à regagner la terre. La *Science* ne couroit pas ce risque, elle savoit le chemin; mais faute de vigueur elle ne pouvoit s'élever, & retrouvoit, en tombant, son Antagoniste aussi avancé qu'elle. Après bien des efforts inutiles, la nécessité les fit consentir à s'aider réciproquement. L'*Esprit* soutint la *Science*, & la prit pour son guide. Cette union eut des suites heureuses. Le frère initia la sœur au commerce des Graces; elle l'engagea au service des Vertus. Le mariage acheva de les unir, & donna naissance aux Sciences & aux Arts.





LE BONHEUR

I M P R E V U.

A N E C D O T E.

DANS cette saison où l'on ne se permet plus d'habiter Paris, & où les gens du bon ton n'oseroient même s'y montrer, la Marquise de ***, femme assujettie à toutes les étiquettes du jour, se disposa (quoiqu'elle n'aimât pas la campagne) à aller passer trois mois dans ses terres. Comme elle redoutoit l'insipide uniformité de la vie champêtre, elle eut soin d'emmener avec elle une compagnie d'hommes & de femmes assez nombreuse, mais bien choisie.

L'espèce de cour qu'elle s'étoit faite, étoit composée de femmes assez aimables & passablement jolies, ou pour le moins assez coquettes pour vouloir paroître l'un & l'autre. L'on fait que pour bien des hommes, cela revient à peu près au même.

La Marquise jeune, belle, & pleine de coquetterie, en avoit mis jusques dans le choix des personnes qui devoient l'accompagner. Les hommes étoient ce qu'il falloit qu'ils fussent pour que les femmes eussent envie de leur plaire; j'ai déjà dit qu'elles étoient en droit d'y prétendre. Quant à la Marquise, elle ne se réservoirit que celui de paroître la plus jolie & la plus aimable. Elle favoit qu'il n'y a point d'hommage plus flatteur que la préférence qui nous est donnée sur des objets qui la méritent. On peut juger par là qu'il n'y avoit que des victoires difficiles qui pussent satisfaire sa vanité. Mais cela est pardonnable : l'habitude du succès nous autorise à mépriser les petits triomphes.

Enfin la Marquise se promit beaucoup de plaisir, quoiqu'elle se trouvât éloignée de Paris, & si près de ces esprits mauffades, toujours entêtés des beautés de la nature, de ces hommes simples & naturels que l'espérance d'une récolte abondante, qui ne leur donne cependant que la vie, rend toujours contens, & qu'on est obligé de recevoir.

Madame d'Amonville, jeune femme, veuve depuis deux ans, avoit aussi ses terres dans le même canton. Elle s'y trou-

Voit pour lors, & vint chez la Marquise. Madame d'Amonville étoit faite pour être aimée des femmes, & adorée des hommes. Sa physionomie étoit douce, tendre & spirituelle. Une raison admirable étoit unie à un esprit fin & facile. Elle avoit cette aimable gaieté qui vient de la candeur & de la complaisance. Jamais une femme n'avoit autant plu, & moins songé à plaire.

Il y avoit déjà quelques jours qu'elle étoit chez la Marquise, qui l'avoit engagée à y rester une partie de l'automne. Elle vivoit avec toutes les femmes qu'elle y avoit trouvées dans une sorte d'union ; ce qui prouve combien elle méritoit l'éloge que je viens d'en faire : car elle avoit assez d'esprit pour n'être point la dupe de leur caractère.

Pour la Marquise, déjà ennuyée d'un train de vie qui, quoique brillant, avoit l'insupportable défaut d'être uniforme, elle étoit au moment de montrer de l'humeur, lorsqu'un bruit de chevaux & d'équipages vint lui apporter des consolations. Sa surprise fut très agréable quand elle vit entrer dans le salon, avec le Chevalier de Firmans, jeune homme à la mode, le Comte d'Olmis, dont il lui avoit parlé souvent comme d'un homme fort aimable, qui

n'avoit, disoit-il, d'autre défaut que celui d'être trop sensé. La Marquise l'avoit vu plusieurs fois ailleurs, & lui avoit trouvé assez de mérite pour souhaiter de le mieux connoître, & d'en faire la conquête. C'est un moment heureux pour une Coquette que la vue d'un homme à qui elle est persuadée de plaire.

Le Chevalier, jeune fou, dont l'esprit ne lui servoit qu'à faire des étourderies, dit en entrant à la Marquise : Madame, voici un rebelle qu'il faut mettre à la raison ; le meilleur moyen pour cela est de la lui faire perdre. La Marquise fut un peu déconcertée de ce propos. Elle craignoit qu'il ne découvrit au Comte les prétentions qu'elle avoit déjà sur lui, ou du moins qu'il ne l'éclairât sur le but de la réception avantageuse qu'elle avoit dessein de lui faire. Elle sortit cependant d'embarras. Quant au Comte, il saisit, comme cela se devoit, l'occasion que le Chevalier venoit de lui fournir, pour dire à la Marquise des choses obligeantes, mais qui n'étoient que polies : elle auroit sûrement souhaité qu'elles eussent été plus que cela ; mais il fallut bien s'en contenter.

La conversation devenue générale, on parla nouvelles, galanterie, plaisir ; de beau-

coup de choses enfin ; & on finit par en avoir dit fort peu.

La Marquise étoit enchantée d'elle , parce qu'elle avoit dû paroître aimable , & si elle ne fut pas tout-à-fait auffi contente du Comte , l'espérance , ou plutôt la certitude de l'être davantage le lendemain , la fit jouir d'avance de la plus douce satisfaction. Ce lendemain arriva. L'on doit imaginer qu'elle employa beaucoup de tems à sa toilette. Elle parut devant le Comte avec un air d'assurance , qui sembloit lui dire , qu'il ne pouvoit lui résister long-tems , qu'il combattoit avec des armes trop inégales ; que le défavantage étant de son côté , il n'avoit plus d'autre parti à prendre que celui de s'avouer vaincu.

Il faut croire cependant qu'on ne réussit pas toujours avec ce qui semble le plus devoir nous le faire espérer ; c'est malheureusement ce que la Marquise éprouva avec tous ses avantages. Cette journée fut moins glorieuse pour elle qu'elle ne s'en étoit flattée. Elle s'apperçut bien qu'elle n'avoit pas fait sur Mr. d'Olmis l'impression qu'elle desiroit. Il n'étoit rien de plus que ce qu'elle l'avoit trouvé au premier instant ; & comme j'ai déjà dit , il s'en falloit bien que ce fût assez.

Une femme raisonnable, qui sera de bonne foi, avouera que c'est quelque chose d'agréable que d'avoir fait une conquête : pour une Coquette, c'est beaucoup plus ; c'est un plaisir incomparable : mais à quoi comparer le dépit de l'avoir manquée ?

Mr. d'Olmis étoit de ces gens (rares à la vérité) qui osent avouer leurs sentimens, mais qui ignorent l'art d'en feindre. Il n'avoit vu dans la Marquise qu'une de ces femmes qu'il est dangereux d'adorer, & il étoit bien résolu de résister toujours à ses agaceries. Il soupçonnoit les femmes qui étoient chez elle d'avoir le même dessein, & sa conduite fut la même avec toutes. Il n'y eut que Mad. d'Amonville qui ne fut point comprise dans ce jugement : ce que l'on avoit à penser d'elle étoit si différent de ce qu'on pensoit des autres, qu'on l'auroit distinguée malgré soi. Aussi le Comte la distinguoit-il beaucoup ; l'estime qu'il avoit pour elle en étoit la preuve.

La Marquise qui avoit fait plus de frais pour plaire qu'elle ne s'y croyoit obligée, piquée avec juste raison de s'être trouvée dans la nécessité d'en avoir besoin, & plus encore de la triste persuasion de n'y avoir pas réussi, se vit enfin contrainte de prendre son parti. Si l'indifférence du Comte étoit causée par des sentimens plus tendres

pour quelqu'autre, elle étoit trop vaine pour s'abaisser jusqu'à en être jalouse: un homme qui l'avoit vue, ne devoit aimer qu'elle; en aimoit-il une autre, elle n'avoit plus assez bonne opinion de lui, pour souhaiter de l'enlever à une rivale, ni même pour le regretter. Dégoutée donc des soins qu'elle s'étoit donnés pour faire une conquête qui commençoit à lui paroître peu digne d'elle, elle résolut, par un reste de dépit autant que par désœuvrement, de faire son possible pour découvrir le principe d'une résistance qui la surprenoit, de faire tomber le Comte dans quelque piège qui pût lui fournir les moyens de se moquer de lui, & de s'en faire un amusement, faute de mieux. Comme il étoit question de faire trouver une lettre d'amour dans sa poche, & qu'il connoissoit son écriture, elle se confia à Madame d'Amonville.

Cette dernière qui n'approuvoit pas ce projet, voulut le combattre par de bonnes raisons; mais la Marquise fit tant, qu'enfin elle l'engagea à écrire la lettre: elle la dicta elle-même; lorsqu'elle fut écrite, il s'agissoit d'être assez adroite pour la mettre dans la poche du Comte, sans qu'il s'en apperçût. Ce fut elle qui s'en chargea.

La Marquise étoit enchantée de l'exécution d'un projet , qui lui promettoit tant de plaisir : mais elle n'eut pas lieu de l'être autant de l'avoir exécuté. Cette plaisanterie n'eut pas tout le succès qu'elle s'en étoit promis. Le Comte qui se douta que ç'en pouvoit être une , & qui n'avoit pas envie d'en être la dupe , n'alla point , comme on peut penser , au rendez-vous , & se contenta , après avoir lû la lettre , de la jeter au feu.

La Marquise que le mauvais succès n'avoit pas rebuté , en fit trouver une seconde dans sa poche , qui ne fit guère plus d'effet que la première : une troisième qu'il trouva quelques jours après , & dont l'expression étoit plus tendre , lui donna cependant quelque curiosité : car enfin il étoit avec des femmes qui ne lui avoient pas donné assez bonne opinion d'elles , pour croire qu'il en prit une trop avantageuse de lui , en supposant quelque vraisemblance à ce que renfermoient ces lettres ; d'ailleurs une plaisanterie cesse quand elle ne réussit pas , & puisqu'on insistoit , il y avoit du vrai dans cette aventure. Il eut donc envie d'en découvrir l'Auteur , & d'y répondre , si cette découverte étoit agréable : mais comme il ne vouloit pas être trompé , il résolut de n'écrire qu'en

câs qu'il reçût encore une lettre, qui pût le convaincre davantage. Il n'attendit pas long - tems , il en trouva une le lendemain qui étoit conçue en ces termes :

„ Votre silence est causé par votre in-
„ différence ; l'amour a causé mon indis-
„ crétion. Je ne pouvois concevoir qu'a-
„ vec un cœur aussi tendre que le vôtre ,
„ les sollicitations d'une femme qui vous
„ adore , n'eussent rien pû sur vous , &
„ je craignois de savoir qu'il fût enga-
„ gé. J'ai tout découvert , & je ne puis
„ douter que vous n'aimiez. Je ne me
„ plains pas : c'est la juste punition d'une
„ femme assez foible pour déclarer qu'elle
„ aime , avant que de s'être entendu dire
„ qu'elle est aimée. Il est inutile de vous
„ peindre mon désespoir : feroit-il ce que
„ n'a pû faire ma tendresse ? Soyez au
„ moins touché de ma situation ; je sens
„ que je vous aimerai toujours. . . Ha !
„ puis-je bientôt cesser de vivre ! si vous
„ ne devez jamais y être sensible : mais
„ je le souhaite trop , pour ne pas l'espé-
„ rer encore. Adieu. Si vous avez une
„ réponse à me faire , vous pourrez la re-
„ mettre , si l'on se promene demain au
„ soir , à la personne qui vous ferrera
„ la main. „

C'est un sentiment agréable que de plaire, & tout sentiment agréable nous séduit. Un homme est dispensé de supposer de l'amour; mais il ne l'est pas d'être reconnoissant de celui qu'il a inspiré. Cette façon de penser étoit naturelle à Mr. d'Olmis: aussi commençoit-il à s'intéresser pour celle qui lui avoit écrit, quoiqu'il ne la connût pas encore. Une espérance flatteuse ajoutoit à cet intérêt. Plusieurs occasions qu'il avoit eues de causer avec Mad. d'Amonville, la lui ayant fait connoître davantage, cette connoissance lui faisoit desirer que ce fût à elle que dût s'adresser sa réponse. Il lui sembloit bien aisé d'avoir pour elle les sentimens qu'on exigeoit de lui; pour toute autre, cela l'étoit beaucoup moins. En y réfléchissant cependant plus sérieusement, la conduite de Madame d'Amonville, & l'estime qu'il avoit pris de son caractère détruisoit entièrement ses premières idées. Il étoit fâché de perdre une erreur agréable, mais il s'en consolait par le plaisir de n'avoir pas à l'estimer moins. Nos pensées se contrarient quelquefois; cela peut être excusé dans ce cas-là.

Cette aventure commençoit cependant à embarrasser le Comte. La crainte qu'il avoit encore que tout cela ne fût qu'un

jeu, l'empêchoit de se déterminer à faire réponse: car comment, & à qui? Il y a même apparence qu'il n'en eût point fait, si une occasion de s'éclairer que lui procura le hazard, ne l'eût décidé & en même-tems mis hors de peine.

Lorsque tout le monde fut rassemblé, il vit dans une embrasure de croisée Madame d'Amonville occupée à écrire: il s'approcha d'elle en lui demandant ce qu'elle écrivoit. C'est une chanson que je copie, parce que je l'ai trouvée jolie: je veux bien vous la montrer: voyez combien j'ai de confiance en vous. Elle lui présenta en même tems le papier, oubliant entièrement le danger qu'il y avoit de montrer de son écriture. Le Comte fut extrêmement surpris de reconnoître la même main qui avoit écrit les lettres. La confusion d'idées que cette découverte lui fit naître, lui donna un air interdit qui auroit instruit Madame d'Amonville de son imprudence, si plusieurs personnes qui s'approchèrent d'elle dans le moment, ne l'eussent empêchée de s'en appercevoir.

Le Comte un peu revenu de son étonnement, ne savoit encore à quel sentiment il devoit se livrer; son plaisir (car toute réflexion faite, il en avoit plus que de peine) étoit contrarié par une espèce de

regret. On ne se trouve jamais assez content. Il l'étoit cependant de sçavoir que c'étoit Madame d'Amonville qu'il falloit aimer ; mais il ne l'étoit pas des moyens dont elle se servoit pour le rendre sensible. Il falloit malgré lui renoncer à l'estime qu'elle lui avoit inspirée, & c'étoit avec chagrin qu'il abandonnoit un sentiment dont la perte devoit nuire à ceux qu'il avoit déjà pour elle. Il fit cependant une réponse capable de détruire les soupçons qu'elle paroissoit avoir qu'il n'en aimât un autre, & tint sa lettre prête pour la remettre à la personne qu'on lui avoit indiquée. Une belle soirée ayant engagé tout le monde à se promener après le souper dans l'endroit le plus sombre du bois, le Comte sentit en effet quelqu'un qui lui ferra la main, & à qui il remit sa lettre. C'étoit la Marquise qu'il ne put reconnoître, quelque envie qu'il en eût. Il est aisé d'imaginer tout le plaisir que lui fit une réponse qu'elle attendoit avec tant d'impatience. Elle étoit conçue en ces termes :

„ Vous m'accusez d'indifférence, quand
„ je brûle pour vous de l'amour le plus
„ tendre : Ah ! Madame, pouvez - vous
„ vous plaindre de mon silence, quand
„ c'est vous qui m'accablez d'une cruauté

„ à laquelle je ne puis plus résister ! votre
 „ soin pour vous cacher ne me fait que
 „ trop soupçonner que tout ceci n'est qu'un
 „ jeu. Si vous ne m'aimez pas, que sert
 „ ce badinage ? peut-il rien ajouter à votre
 „ triomphe ? n'en êtes vous pas toujours
 „ sûre ? si vous m'aimez, que de momens
 „ perdus à me l'apprendre, à m'éprouver,
 „ à me fuir ! n'est-ce pas perdre les mo-
 „ mens que de retarder les plaisirs ? n'est-
 „ ce pas offenser l'amour que de le con-
 „ trefaire ? peut on l'imiter quand on ne
 „ le sent pas ? peut-on lui résister quand
 „ on l'éprouve ? Ah ! daignez apprendre
 „ de moi l'étendue de son pouvoir. Tout
 „ malheureux que je suis, je ne cherche
 „ point à me dégager ; ce projet est au
 „ dessus de mes forces. Oui, charmante
 „ d'Amonville, vous êtes l'objet de toutes
 „ mes pensées. „

Il seroit difficile d'exprimer les diffé-
 rens sentimens qui agitérent la Marquise
 à la lecture de cette lettre : l'expression
 tendre avec laquelle elle la trouvoit écrite,
 & le nom de Madame d'Amonville qu'elle
 y avoit très-distinctement lû, lui causoit
 une surprise que rien ne pouvoit égaler
 que le dépit de n'en être pas l'objet.
 Une prévention, d'ailleurs trop avantageu-

se, lui faisoit trouver très-humiliant d'être non-seulement en concurrence de mérite avec Madame d'Amonville, mais de se voir forcée de lui céder l'avantage. Dans son dépit, elle l'accusoit d'avoir profité de la circonstance du badinage pour se mettre bien avec le Comte, & résolue à l'en punir, elle commença par lui cacher la lettre qu'elle avoit reçue. Pour le Comte, il avoit une impatience extrême d'apprendre comment sa lettre avoit été reçue. Il ne concevoit pas trop pourquoi Madame d'Amonville ne cherchoit pas l'occasion de lui en parler. Il fut bien plus étonné, lorsqu'il lui parla. Ils s'expliquèrent, & tout fut éclairci.

Je suis enfin au fait, Monsieur, lui dit Madame d'Amonville, & vous m'apprenez combien mon imprudente complaisance m'eût rendu à plaindre, si ce n'étoit pas vis-à-vis d'un homme estimable que j'en eusse couru les risques : mais enfin je suis tranquille, foyez-le aussi; je fais où est votre lettre : tout ceci vous paroît sans doute fort obscur, je vais vous en donner l'explication. En même-tems elle fit part au Comte de la plaisanterie imaginée par la Marquise, du refus qu'elle avoit fait de s'y prêter, & de l'impossibilité où elle s'étoit trouvée de s'en dispenser. Si vous
me

me connoiffiez davantage , ajouta-t-elle , je vous ferois des reproches d'avoir pu me croire capable d'écrire des lettres d'une pareille conféquence. Mais je me fouviens auffi , pour votre justification , de vous avoir moi-même jetté dans l'erreur. Peu faite à être inutilement myftérieufe , j'eus l'étourderie , il y a quelques jours , de vous faire voir de mon écriture : comme c'est moi qui ai écrit les lettres , c'est ce qui vous a trompé. Au refte fi vous avez befoin des preuves pour croire tout ce que je viens de vous dire , la Marquife , que j'inſtruirai de notre converſation , pourra vous en donner. C'est certainement à elle que vous avez remis votre Lettre. Elle ne m'en a pas fait part : apparemment elle a craint , puifque vous m'y nommez , que cela ne pût m'inquiéter.

Ah ! Madame , je ne puis vous exprimer tout ce que j'éprouve dans le moment. Moi ! avoir befoin de preuves pour être perfuadé de tout ce que vous me dites ! C'est me faire l'injure la plus cruelle : ſachez l'impreſſion que fait fur moi tout ce que vous venez de m'apprendre. Je vous adore , Madame . . . Rentrons , interrompit Madame d'Amonville : je vois bien que vous êtes encore dans l'erreur. De grace , arrêtez , Madame , dit le Comte en

la retenant : daignez m'entendre, ou vous m'allez mettre au désespoir. Il avoit l'air si pénétré en disant ces mots, que Madame d'Amonville, qui en fut touchée, ne put refuser que foiblement de l'écouter. Il reprit ainsi : Je vous ai dit, Madame, que je vous adorois ; j'aime à vous le répéter, parce que c'est le sentiment le plus vif, & en même-tems le plus vrai que mon cœur puisse jamais éprouver. Ne croyez pas que la circonstance présente me fasse hasarder un tel aveu. Je vous aimois comme je vous aimerai toute ma vie avant que j'eusse reçu les lettres qui m'ont trompé. Je vous avouerai même, & c'est l'extrême estime que j'ai pour vous qui m'y engage, que les favorables dispositions où je vous croyois pour moi, en diminuant cette même estime, avoient nui à mes premiers sentimens ; mais vous me les rendez tous entiers, & rien ne pourra les altérer, ni les égaler jamais.

Vous connoissez à présent le fond de mon cœur ; j'ose vous l'offrir avec ma main & ma fortune. Votre réponse va me rendre le plus heureux, ou le plus malheureux des hommes. Vous ne devez pas douter, Monsieur, que je ne sois très-flattée des sentimens que vous avez pour moi, & l'estime que j'ai pour votre façon de

penfer, me permet de vous avouer que j'y fuis très-fenfible. Quant à vos offices, elles font fans doute la réparation de l'offenfe que vous croyez m'avoir faite. Je vous fais bon gré de l'intention que vous avez de la réparer; mais cela fuffit pour effacer des torts que vous n'avez plus; je vous dois même de la reconnoiffance d'une proposition que je crois fincère. Je fçais que vous aimez votre liberté; vous voulez m'en faire le facrifice, c'eft beaucoup plus que je ne veux exiger de vous. Pour vous marquer combien je vous fuis obligée, acceptez mon amitié; vous la méritez: c'eft un fentiment qui fera mon bonheur, fi je vous l'inspire, & le vôtre, fi vous pouvez vous y borner. Ah! Madame, que me propofez-vous? eft il en mon pouvoir de vous aimer moins que je ne vous aime? Je ne vois que trop que ma tendrefle vous a déplu, puisque vous voulez me contraindre à un fentiment plus foible. Après un tel aveu, je fçais le parti qu'il me refte à prendre; c'eft celui de m'éloigner de vous pour jamais. Je ferai malheureux toute ma vie; mais c'eft vous qui l'ordonnez, je n'ofrai pas m'en plaindre. Ceffons cet entretien, Monsieur, in-
terrompt Madame d'Amonville: c'eft une obligation de l'amitié de s'intérefler aux

peines de ses amis, encore plus de les leur épargner. Soyez persuadé que j'en remplirai toujours les devoirs avec vous; mais je ne pourrai adoucir les vôtres, que quand vous m'aurez prouvé leur réalité, & il faut du tems pour cela. En disant ces mots, elle se leva, & le Comte un peu plus satisfait de sa dernière réponse, lui donna la main pour rejoindre la compagnie.

Madame d'Amonville qui ne favoit ni feindre, ni se cacher, n'eut rien de plus pressé que de prendre la Marquise à part, pour lui rendre toute la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Comte : elle la croyoit assez son amie pour s'intéresser à la proposition qu'il lui avoit faite. Aussi jamais surprise ne fut égale à la sienne, lorsqu'elle entendit la Marquise qui lui dit d'un ton fort aigre, qu'elle étoit peu faite au rôle qu'on lui faisoit jouer, qu'elle ne l'avoit jamais été à servir de confidente. Voilà, ajouta-t elle, votre lettre, en lui présentant celle du Comte : elle est d'une tendresse excessive; vous en ferez sûrement satisfaite : mais je ne vous conseille cependant pas d'employer de pareils moyens pour en recevoir à l'avenir. Quant à la proposition du Comte, vous en ferz tout ce qu'il vous plaira. Pour moi mes affai-

res m'obligeant à retourner à Paris demain, comme il n'y a rien que je ne doive faire pour vous obliger, puisque vous m'avez choisie pour cela, je tâcherai de vous laisser Mr. d'Omis pour vous consoler de la perte de quelqu'un qui vous étoit utile.

Cet impertinant discours choqua beaucoup Madame d'Amonville. Elle répondit pourtant avec autant de modération que la décence le permettoit. Ce que vous venez de me dire, Madame, est sans doute une suite de la plaisanterie à laquelle vous m'avez obligé de me prêter: vous m'offenseriez trop si vous parliez sérieusement, & je ne veux pas croire que vous en ayez eu l'intention. Puisque vous partez demain, je retournerai chez moi aujourd'hui. En disant cela, elle prit effectivement congé de la Marquise qu'elle laissa un peu confuse de la sortie qu'elle venoit de faire, & partit une heure après sans avoir vu le Comte qui étoit allé se promener. A son retour il fut, comme on peut penser, très-surpris de ne pas trouver Madame d'Amonville, & d'apprendre que la Marquise partoit le lendemain.

Le départ de la Marquise n'étoit pas ce qui l'étonnoit; il savoit qu'un moment d'ennui ou de caprice suffisoit pour la dé-

cider : mais celui de Madame d'Amonville étoit si précipité, qu'il craignit qu'il ne fût causé par des motifs peu favorables à sa tendresse, & il résolut, que'que appréhension qu'il eût de lui déplaire, de ne point retourner à Paris sans lui avoir parlé. L'envie d'être assuré, & l'espérance d'obtenir d'elle le consentement de faire son bonheur, le déterminèrent. Il se débarassa du Chevalier, en lui faisant donner une place dans le carrosse de la Marquise : il prit en même-tems congé d'elle, malgré les instances feintes ou véritables qu'elle fit pour le retenir.

Madame d'Arnonville de retour chez elle, se livroit aux réflexions tristes & en même-tems agréables que lui faisoit faire la connoissance des sentimens du Comte ; elle le trouvoit trop estimable pour n'en être pas flattée.

Mais elle n'avoit que très-peu de biens ; Mr. d'Olmis en avoit beaucoup : sa délicatesse s'opposoit à un hymen qu'elle croyoit disproportionné. Elle avoit de plus une fille de huit ans, à qui elle donneroit vraisemblablement des frères, & la nature lui faisoit un crime de la vouloir dépouiller. Elle étoit d'ailleurs trop tendre mère pour consentir à donner à sa fille un père qui n'en auroit que le nom, & qui pourtôt

sentiment prendroit sur elle une autorité qui la rendroit malheureuse. Ces raisons la décidèrent à refuser les offres du Comte, s'il les réitéroit. Elle n'imaginait pas être aussitôt dans cette nécessité. Comme elle vouloit être fâchée de le voir, elle commença par lui faire des reproches d'une démarche qu'elle trouvoit imprudente, & qui, ajouta-t-elle, peut faire prendre de moi des idées fort contraires à celles que j'en veux donner.

Rassurez-vous, Madame, lui répondit-il. Personne ne sait que j'ai osé me présenter chez vous, & je n'aurois jamais eu cette témérité, si des sentimens plus forts que la volonté que j'ai de ne vous point déplaire, ne m'y eussent conduit comme malgré moi. Votre départ précipité m'a causé la plus vive inquiétude : il m'a fait redouter des résolutions que je tremble d'apprendre. Parlez, Madame, instruisez-moi, de grace, de celles dans lesquelles je vais vous trouver : l'incertitude est affreuse pour moi : mais au nom de la plus vive passion, ne me la faites pas regretter. Vous exigez que je me décide, Monsieur ; c'est avec douleur que je m'y vois contrainte, puisque je partage votre peine, qui, je crois, est sincère : mais il ne m'est pas possible de vous épouser ; de très-bonnes raisons

que je ne vous dirai point , parce qu'elles ne vous paroistroient pas telles , m'en font un devoir auquel je ne puis me soustraire. Je veux bien vous avouer , si cela peut vous procurer quelque consolation , que si je n'accepte point votre main , vous ne devez pas en accuser mon cœur , puisqu'il partage les sentimens que vous avez pour moi. Ah ! Madame , si votre cœur n'a point de part à votre refus , je crois deviner vos raisons ; mais qu'elles sont offensantes pour moi ! convenez-en , ma fortune plus considérable que la vôtre , est le seule obstacle que votre délicatesse met à mon bonheur. Que j'ai de reproches à vous faire ! Vous voulez m'ôter toute espèce de consolation , puisque vous m'allez faire détester des biens dont l'usage me retraceroit sans cesse votre cruauté. Non , Madame , vous seriez trop cruelle si vous l'étiez jusqu'à ce point , & tout doit vous assurer que je ne le mérite pas. Madame d'Amonville qui commençoit à être touchée , lui avoua qu'il avoit pénétré un de ses motifs , mais qu'il lui en restoit un beaucoup plus considérable que l'autre. Et quel est-il , Madame , reprit vivement le Comte ? C'est sans doute quelque scrupule de la même importance que le premier. J'ai trop peu de pouvoir sur vous pour espérer de le vaincre : mais au moins

Madame, daignez avoir assez de confiance en moi pour me le faire connoître. Mad. d'Amonville attendrie, lui dit en lui tendant la main : Vous en instruire, c'est vous donner des moyens de vaincre ma résistance, & vous n'en avez plus besoin : vous en allez voir la cause, dit-elle en sonnant pour demander sa fille, elle m'est bien chère ; puisse-t-elle vous l'être autant ! Voilà à quoi je vous engage. Le Comte qui ne pouvoit rien exprimer, se contentoit de baiser les mains de Madame d'Amonville qu'il arrosoit de ses larmes. La douleur les avoit fait naître, la joye les rendoit plus abondantes. La petite arriva. Les caresses dont l'accabla le Comte, eurent bientôt rassuré la tendre mère. Jamais hymen ne fut mieux assorti. Jamais époux ne vécut plus heureux. Peut-on ne l'être pas quand on a mis d'accord le devoir & l'amour ?





ANECDOTES MORALES,

TIRÉES

DE DIVERS AUTEURS.

C'EST prêcher la vertu & confondre le vice, que de publier ces grands exemples que l'on ne peut lire sans une vive émotion. Nous ne doutons pas que les cœurs honnêtes n'éprouvent ce sentiment en lisant les traits qui vont suivre.

Alboin, fils d'Auboin, Roi des Lombards avoit beaucoup contribué par sa valeur au gain d'une bataille contre les Gépides. Il avoit tué de sa main le fils de leur Roi. Le même jour Auboin donna un grand festin pour célébrer sa victoire : Le jeune Prince y assista; mais comme il se tenoit debout, les Seigneurs Lombards supplièrent le Roi de permettre que son fils se mit à table. *Ignorez-vous*, leur répondit-il, *que*

nos usages ne permettent pas, même au fils du Roi, de manger avec son Père, jusqu'à ce que quelque Prince étranger l'ait adopté par les armes? Alboin part le lendemain avec une suite peu nombreuse, va trouver le Roi des Gépides & lui expose le sujet de son voyage. Ce Père malheureux respecte la valeur & la généreuse confiance de son ennemi, il fait taire la nature en faveur d'un usage qu'on regardoit alors comme sacré, il reçoit avec bonté le Prince Lombard; Et quoique la vue d'un guerrier teint du sang de son fils, lui arrache des soupirs, il l'admet à sa table, & arrosant de ses larmes l'armure qui avoit appartenu à son fils, il en revêt celui qui l'a tué, & il l'adopte par cette cérémonie. (*)

Dans un combat contre le parti Protestant, *Ludovic de Gonzague*, Duc de Nevers, s'étoit élancé avec courage contre le Capitaine de Beaumont. Celui-ci renversé de

(*) De Saint-Foix, Hist. de l'Ordre du St. Esprit. p. 41.

son cheval & prêt à périr de la main de son adversaire, lui lâcha un coup de pistolet qui lui cassa le genou. A ce coup les gens du Duc accoururent & vont tuer le malheureux Beaumont; mais Gonzague lui sauve la vie. Au milieu des cruelles douleurs qu'il ressentoit : *Tu ajouteras*, lui dit-il, *que je t'ai donné la vie, quand tu raconteras que tu m'as blessé & peut-être tué.*

Catherine de Médicis fit chercher un jour François Gouffier, Sieur de Crevecœur, pour lui annoncer que son fils venoit d'être nommé à un Régiment d'Infanterie. *Madame*, lui dit-il en se jettant à ses pieds, *il y a un mois que mon fils passant seul vers le soir dans une rue de Paris assez écartée, fut attaqué par cinq hommes. Le Capitaine la Vergue, sans le connoître, mit l'épée à la main & chargea ces assassins avec tant de courage, que deux d'entr'eux furent tués, & trois autres s'enfuirent. Agréez, Madame, que mon fils ne passe point devant son bienfaiteur. Vous mettez le comble à la grace, que vous nous accordez en voulant bien disposer du Régiment en faveur de la Vergue. Un cœur aussi reconnoissant que le vôtre, lui ré-*

pondit-elle, ne doit pas être refusé Je consens à ce que vous souhaitez & votre fils n'y perdra rien. (*)

Scipion de Fiesque, Comte de Lavagne, étoit parent de Cathérine de Médicis. Cette Princesse voulut le faire Maréchal de France, mais il le refusa. Madame, lui dit-il, j'ai servi long tems & sur terre & sur mer, & j'ai fait assez d'actions courageuses, pour être toujours honoré comme un bon & brave Gentilhomme; mais je n'en ai pas assez fait, pour l'être comme Maréchal de France. J'aime mieux la consideration, dont je jouis, qu'un plus haut rang, qui peut-être me la feroit perdre. (**)

La place de Chapelain de la Reine étoit vacante. Quelqu'un vint prier le même *Scipion de Fiesque* de s'intéresser en sa faveur, & pour l'y engager, il lui remit une Chartre, qu'un heureux hazard, dit-il,

(*) Là-même, p. 49.

(**) Là-même, p. 53.

avoit fait tomber entre ses mains; Monsieur de Fiesque après l'avoir examinée, vit, que c'étoit un titre authentique, qui décidoit absolument contre lui dans un procès très-considérable qu'il avoit pour la terre de Leuroux. *Je vais, dit-il à cet homme, écrire à ma Partie, qu'elle a gagné son procès, & que je suis prêt à lui payer tous les fraix & dedomagemens, auxquels je dois être condamné. Elle recevra avec ma lettre ce titre qui lui appartient & que vous auriez dû lui remettre. Vous avez aussi mal pensé de moi, que je dois mal penser de vous: Sortez. (*)*

Claude de l'Aubespine, Seigneur de Verderonne, écrivoit à Etienne de Neuilly, Premier Président de la Cour des Aides. Vous sollicitez, Monsieur, la place de Prévôt des Marchands; je la sollicite aussi. Je fais que hier dans une audience, que vous eutes du Roi, vous n'épargnâtes rien pour me rendre suspect à S. M. ... Si je lui remettois ces deux lettres & ce mémoire,

(*) Là-même.

vous seriez perdu dans son esprit, & je serois défait d'un concurrent & d'un ennemi. Je vous renvoie le tout. Lorsque vous m'écrivîtes ces lettres & que vous m'envoyâtes ce mémoire, nous étions amis. Je ne dois pas abuser de la confiance, que notre amitié vous inspiroit alors. (**)

Etienne de Neuilli obtint la place de Prévôt des Marchands; Mais Henri III. eut plus d'une fois sujet de se repentir d'avoir accordé la confiance à cet indigne Magistrat.

Elisabeth, Reine de Portugal, avoit époué un Prince, qui se laissoit aller à toutes sortes de désordres. Il pouvoit tout & il se croyoit en droit de tout faire. Ses Ministres n'osoient pas lui représenter ses devoirs, même les plus essentiels. La Reine par pure amitié avoit d'abord voulu s'opposer à ce torrent, mais toutes ses remontrances, quelque modestes qu'elles fussent, n'avoient fait qu'irriter l'esprit im-

périeux du Roi. Elle en avoit souffert les derniers outrages avec une patience héroïque fans même se plaindre. Une si grande douceur laissoit un champ libre à la calomnie; ses larmes faisoient toute sa défense.

Un Seigneur de la Cour, dont la sœur étoit parfaitement belle, se mit en tête de l'élever à la plus haute fortune. Pour cela il falloit se défaire de la Reine, & la chose ne lui parut pas impossible. Il connoissoit le Roi extrêmement jaloux. Il lui fit entendre que la Reine piquée de ses manières méprisantes, avoit une secrète intelligence avec un Seigneur nommé Dom Pedro; & pour l'en persuader, il fut mettre ensemble tant de circonstances apparentes, que le Roi croiant la Reine convaincue du crime, résolut de le punir sans l'approfondir davantage.

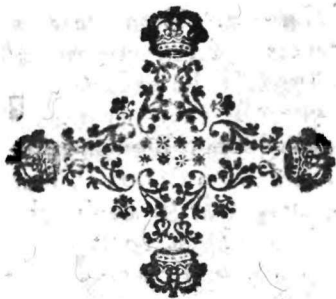
Il y avoit dans la forêt voisine des fourneaux à chaux toujours allumés. Il envoya chercher celui qui en avoit l'intendance, & lui ordonna, sous peine de sa disgrâce, de faire jeter dans un de ces fournaux le premier homme qui lui viendroit demander de sa part, *s'il avoit exécuté ses ordres*. Il ordonna aussitôt à Dom Pedro d'y aller. Mais ce jeune Seigueur, qui,

qui, sans être dans une grande dévotion, avoit pourtant de la Religion, ayant trouvé dans son chemin la porte d'une Eglise ouverte, y entra pour faire sa prière. Elle fut plus longue qu'à l'ordinaire, il s'oublia presque au pied des Autels, & Dieu qui vouloit lui sauver la vie, lui donna dans ce moment avec abondance les plaisirs sensibles de l'oraison.

Cependant le Roi impatient d'apprendre sa destinée, y envoya ce même Seigneur qui avoit accusé la Reine, & lui ordonna de demander à l'Intendant des forneaux, s'il avoit exécuté ses ordres. A peine eut-il parlé qu'il fut saisi & jetté dans le fourneau. Dom Pedro arriva un moment après & retourna dire au Roi que ses ordres avoient été exécutés.

Qui pourroit exprimer tous les mouvemens qui agitèrent subitement ce Prince ? Dès qu'il vit Dom Pedro, il crut que par force ou par adresse il avoit échappé à sa vengeance, & résolut de lui faire donner la mort, sans chercher aucun détour. Mais quand Dom Pedro lui eut dit avec simplicité comment les choses s'étoient passées, que par un mouvement secret, dont il n'avoit pas été le maître, il étoit entré dans une Eglise pour y faire sa prière, & qu'en

arrivant dans la forêt, il avoit trouvé, qu'un autre l'avoit prévenu, & que les ordres de S. M. avoient déjà été exécutés, le Roi comprit aussi-tôt que le délateur étoit arrivé le premier & qu'il l'avoit jetté lui même dans le fourneau. Une aventure si frappante & si merveilleuse lui fit ouvrir les yeux, il reconnut visiblement la main de Dieu, le crime puni, l'innocence justifiée, & n'ayant plus rien sur le cœur contre la Reine, il lui rendit ses bonnes graces & sa confiance.





V O I A G E
 AUTOUR DU MONDE
 FAIT
 EN 1765. ET 1766,

Dans lequel on trouve une description exacte du Détroit de Magellan & des Géans appelés Patagons, ainsi que de Sept Isles nouvellement découvertes dans la Mer du Sud, traduit de l'Anglois par Mr. R. . . Paris 1768. I. V. in 12°.

Il y a long-tems que les Anglois cherchent à former un établissement dans les Mers du Sud, propre à favoriser leurs vuës par rapport au Commerce & à la Navigation. Le voyage, dont nous donnons l'extrait, a été entrepris d'après cette idée, & le Lecteur jugera s'il est propre à la réaliser. Il y trouvera un nouveau témoi-

gnage de l'existence des Patagons, dont la taille ne sera plus un problème.

APRES avoir appareillé d'Angleterre avec le *Dolphin* & un Vaisseau munitionnaire; nous mouillâmes d'abord à l'Isle de Madère, puis à Sant-Jago, où nous prîmes toutes sortes de rafraichissemens, & nous poursuivîmes ensuite notre route pour le détroit de Magellan; nous vîmes dans cet endroit la race gigantesque des Patagons, dont quelques-uns vinrent visiter notre Vaisseau. Ce peuple nous parut assez policé, ne faisant aucune insulte & ne paroissant pas craindre qu'on lui en fît. Les Patagons sont en général très-vigoureux, & ils ont environ sept pieds de haut. Ceux que nous vîmes étoient tous à cheval & couverts de peaux de bêtes féroces telles que tigres, loups, &c. dont ils ont coutume de manger la viande crue. Je ne puis dire quelle sorte de Gouvernement est étab i chez eux, parce que nous ne mîmes qu'une fois pied à terre. Ils suivirent la côte à cheval pendant plusieurs jours, en face de nous & du *Dolphin*; mais lorsqu'ils reconnurent

que nous ne remettrions plus pied à terre, ils entrèrent dans l'intérieur du pays. Nous arrivâmes bientôt après au Port Jesmin, où les gens de notre Equipage & celui du *Dolphin* déchargèrent leur Vaisseau munitioinaire & le renvoyèrent en Angleterre. Alors nous avançâmes avec le *Dolphin* dans le détroit de Magellan, où nous nous trouvâmes quelques jours après dans le plus grand danger de nous perdre par la violence du vent; nous mîmes environ trois mois à faire tout au plus soixante-dix lieues: enfin nous arrivâmes dans une large baie, où nous restâmes quelque tems, ainsi que le *Dolphin*; nous y vîmes plusieurs côteaux remplis d'êtres qui nous firent pitié: ils paroissoient être à la vérité d'espèce humaine par la forme, mais ils ne différoient en rien des bêtes, ils étoient couverts de peaux de veaux marins, desquelles émanoit une odeur fort désagréable; ils se nourrissoient de poissons crus, de moules, &c.

Lorsque nous appareillâmes de cette baie, nous fîmes tout ce que nous pûmes pour marcher de conserve avec le *Dolphin*; mais il floit trois nœuds pendant que nous n'en filions que deux, & le lendemain nous

le perdîmes de vue : il fut assez heureux pour entrer dans la mer du Sud, au lieu que nous fûmes obligés de revenir sur nos pas avec les plus grands risques. Nous restâmes trois ou quatre jours dans notre première station, après quoi nous entrâmes dans l'Océan méridional, & jusqu'à ce que nous eûmes gagné le Nord, nous esfuayâmes des coups de vent terribles. Nous mouillâmes à l'Isle de Juan Fernandez pour faire rafraichir l'Equipage & pour prendre du bois & de l'eau; mais malheureusement pour nous, elle étoit habitée par les Espagnols qui y ont construit une espèce de Fort. Nous fûmes donc obligés de redescendre à Massaffuro, autre Isle où le Commandant Byrard avoit touché avec le *Dolphin*; nous espérâmes l'y trouver, mais nous fûmes trompés dans notre attente, & nous ne le revîmes plus pendant tout notre voyage.

Nous courûmes dans cette Isle le plus grand risque de perdre notre Vaisseau par un violent coup de vent qui rompit notre cable & nous chassa en pleine mer, pendant que trente de nos meilleurs Matelots avoient mis pied à terre dans l'Isle, & que la plus grande partie de ceux que nous

avions à bord étoient malades. Je ne puis vous faire le tableau de la situation affreuse où nous nous trouvâmes alors ; car les pauvres malheureux qui étoient débarqués n'avoient pas pour un jour de provisions.

Cependant nous fûmes plus heureux que nous n'avions lieu de l'espérer , & le lendemain nous fûmes approvisionnés d'eau & de bois à la grande satisfaction de tous les gens de l'Equipage, & nous appareillâmes du côté de l'Ouest, où nous essayâmes quantité de maux qu'il seroit trop ennuyeux de détailler dans une lettre. Je dirai seulement que nous perdîmes une partie de nos mâts & de nos vergues, & plusieurs voiles. Nous vîmes pendant tout ce tems plusieurs beaux Pays, mais nous n'osâmes pas débarquer ; car les Naturels s'avancèrent sur nous avec tant de férocité, que nous fûmes obligés d'oposer la force à la force, & nous perdîmes notre Maître & plusieurs matelots, qui furent tués à coups de flèches d'une si grande longueur, que je n'en ai jamais vu de pareilles : en un mot, nous fûmes obligés de combattre dans presque tous les endroits que nous reconnûmes, mais jamais nous ne pûmes

effectuer un débarquement, quoique nous eussions tué plusieurs des Naturels du Pays. Dans les Isles Philippines, où nous nous trouvâmes peu de tems après, nous fûmes attaqués par un Mulix sur lequel étoit un nombre d'hommes considérable. Nous soutinmes un combat tres-long, & nous eûmes enfin le bonheur de le couler à fond. Nous avions pour lors à peine vingt hommes en état de manoeuvrer, y compris les Officiers; desorte que si l'on en fût venu à l'abordage, nous aurions été pris infailliblement.

Après cette affaire, nous arrivâmes à Batavia où nous réparâmes notre Vaisseau qui étoit prêt à couler bas; nous travaillâmes sans relâche, mais nous eûmes des rafraichissemens en abondance, qui soulagèrent infiniment nos Matelots. Après avoir resté quelques semaines à Batavia, nous poursuivâmes notre route pour l'Angleterre. Pendant ce tems il ne s'est rien passé de remarquable.

Nous rencontrâmes une Frégate Françoisé qui avoit été, ainsi que nous, pour faire quelques découvertes, mais elle refusa de nous apprendre ce qu'elle avoit vu, &

nous observâmes la même réserve à son égard. Il est bien fâcheux que nous ayons perdu le *Dolphin* dans les mers du Sud; car si nous eussions été ensemble, nous aurions pu pénétrer, par la force, chez quelques Peuples Sauvages, les obliger de nous donner des rafraichissemens, & faire plusieurs observations utiles; mais la pesanteur de notre malheureux Vaisseau ne nous permit pas de fournir assez de voile pour faire route ensemble.





ANONCES DE LIVRES.

I.

MÉMOIRES de l'Académie de Prusse &c.
*abrégés par Mr. Paul, correspondant de
la Société Royale de Sciences de Montpé-
lier. 2. V. 4°. ou 7. V. 12°. 1769.*

C'est une rédaction très-bien faite de 16. vol. 4°. que l'Académie de Prusse a publiés depuis 1760. *Mr. Paul* y a rassemblé tout ce qui peut être utile aux personnes, qui par goût, ou par état se renferment dans l'étude des Sciences naturelles & expérimentales.

2.

COURS de Physique expérimentale & mathématique par S. Van Mulchenbroeck, traduit par Mr. Sigaud de la Fond, &c.
Paris 3. v. 4°. 1769.

Cet ouvrage connu depuis long-tems dans la République des Lettres devoit être traduit en notre langue; mais personne jus

ques ici, n'avoit eu le courage de l'entreprendre. Il paroît que Mr. de la Fond s'y est préparé par une étude approfondie de son Auteur. Il a rendu *Muschenbroeck* comme si cet homme célèbre avoit écrit en François. Moins attaché à la lettre qu'aux choses, il a fait des notes sur plusieurs termes d'Histoire Naturelle, de Médecine & de Mathématiques.

3.

De l'art du Théâtre en général, où il est parlé des spectacles de l'Europe, de ce qui concerne la Comédie ancienne & nouvelle, la Tragedie, la Pastorale dramatique, la Parodie, l'Opéra sérieux, l'Opéra Bouffon, & la Comédie mêlée d'Arriettes, avec l'Histoire philosophique de la Musique & des observations sur différents genres reçus au Théâtre. 2. vol. 12°. Paris. 1769.

L'Auteur en veut aux Opéras Bouffons. En paroissant traiter gravement de cette sorte de drame, il l'apprécie à sa juste valeur. Les éloges ironiques, qu'il lui donne, sont une critique ingénieuse & piquante. Il ne se contente pas d'attaquer ce genre, qui semble donner plus de prise

à ses détracteurs, il voudroit en détruire un autre, qui sera toujours accueilli des ames sensibles, je veux parler du comique larmoiant. A la connoissance du Théâtre ancien & moderne, l'Autheur joint de la finesse & de la gaieté. Il seroit à souhaiter qu'il eut un peu reserré son ouvrage.

4.

SYNONIMES *François, &c. augmentés par*
Mr. Bauzée *de l'Académie della Crusca,*
&c. 2. vol. 12°. Paris. 1769.

Il est surprenant que personne jusques ici n'ait tenté de suivre les traces de l'Abbé Girard pour contribuer à la perfection d'un ouvrage, qui demande les efforts réunis de plusieurs Savans & de plusieurs âges. A la réserve d'un Dictionnaire assez imparfait des Synonimes, nous n'avions rien sur un sujet aussi intéressant pour ceux qui se piquent de bien écrire. Nous espérons que l'exemple de M. Bauzée engagera ceux qui s'intéressent aux progrès de l'éloquence & de la Poésie à compléter ce Recueil.

5.

HISTOIRE *du Siècle d'Alexandre, par*
Mr. Simon Nicolas Linguet. *2e. Edi-*

nion, corrigée & augmentée. Paris.
1769. 12°.

Cet ouvrage contient plus de réflexions que de faits. L'Auteur discute selon les règles d'une sage critique, les contradictions des Anciens & les systèmes hazardés des Modernes; Il apprécie les exagérations, que l'on s'est permises sur les Egyptiens, qu'il représente comme un peuple superstitieux, pauvre & ignorant; dont les monumens prouvent le pouvoir despotique de leurs Princes, & non le goût de la Nation pour les Arts. La conquête des Indes par Alexandre lui paroît tout au moins douteuse. On peut tirer d'excellentes leçons, de ce qu'il dit sur la manière de rendre la justice, sur l'éloquence du barreau, le commerce, le luxe & les Arts qui y ont rapport, sur la vie commune & les mœurs de Grecs. Quant à la Religion, il s'attache à prouver que celle des Payens étoit plus éclairée que nous ne le croions communément. Parmi les Philosophes dont il examine les opinions & la méthode, il ne parle pas de Socrate avec l'admiration, que tout le monde lui porte. Cet ouvrage réunit une érudition profonde, une diction pure, une éloquence séduisante, un rai-

214 JOURNAL HELVEIQUE

sonnement fort & solide; mais on peut lui reprocher de la prévention contre les opiâions le plus généralement reçues.

6.

ESSAI sur l'Education d'un militaire, 123.
pag. 8°. Paris. 1769.

On écrit beaucoup sur l'éducation, mais il ne paroît pas que ce soit avec beaucoup de fruit. On arrange des systèmes, qu'il est impossible d'appliquer à la pratique. Cet Essai doit être distingué, il peut être utile à ceux qui destinent leurs enfans au militaire & qui sont en état de leur donner des maitres.

7.

*ANECDOTES Germaniques, depuis l'an 106.
avant l'Ere Chrétienne jusqu'à nos jours.*
I. vol. Paris. 1769.

Ces Anecdotes sont dans le goût du siècle: Elles offrent des détails curieux, rangés dans l'ordre Chronologique, & forment un abrégé d'Histoire d'Allemagne, jusques à l'an 1738. Elles font connoître par des faits choisis, dont il est impor-

tant d'être instruit, les mœurs d'une Nation puissante. Cette manière de présenter l'Histoire est moins pénible & plus amusante pour les Lecteurs.

8.

DISCOURS sur le préjugé, qui note d'infamie les parens des suppliciés, & une lettre sur l'Eloquence, par Mr. Sabatier, Professeur d'Eloquence au Collège de Tournon. 4^o. 1769.

Il est surprenant que dans un Siècle Philosophe, il soit encore nécessaire de combattre un préjugé aussi manifestement condamnable. Quoiqu'il en soit, Mr. S. l'attaque avec une force victorieuse, il prouve qu'il est également contraire à la justice & au bien de l'Etat. Ce discours éloquent est accompagné de notes très philosophiques, dans lesquelles l'Orateur prouve les principes & développe ses vues.

9.

LA Piété filiale, par Mr. Courtial, pièce en cinq actes. 1769.

La tragédie bourgeoise, intitulée: *l'Honnête criminel*, malgré les défauts dont elle

fourmille, a reçu du public l'accueil le plus favorable: La piété filiale, dont le sujet est le même, nous paroît beaucoup mieux conduite, les caractères sont plus grands, les sentimens mieux développés: L'Auteur y a introduit un hypocrite, qui donne le mouvement à toute la pièce, & dont le contraste produit un très-bon effet. Quoiqu'elle soit écrite en prose, tandis que l'honnête Criminel est en vers, nous croyons qu'elle doit gagner à la comparaison.

10.

HISTOIRE de la Poësie Espagnole, par Don Louis Joseph Velasquez, traduite de l'Espagnol en Allemand, & enrichie d'un grand nombre de notes par J. A. Diez, Professeur de Philosophie dans l'Université de Gottingen. Gottingen 1769. 89.

L'Auteur de cet Ouvrage, très-instruit de l'Histoire Littéraire de sa Patrie, publia il y a dix ans, un Tableau rapide de l'état de la Poësie Espagnole dans ses différentes périodes, depuis les plus anciens tems jusques à nos jours. Sa critique est impartiale & même sévère, il juge ses compatriotes selon toutes les règles de l'Art,

Mr. Diez, qui depuis long-tems s'étoit appliqué à cette étude, supplée à ce que le plan de l'Auteur ne lui avoit pas permis de toucher : il nous fait connoître les Poëtes mêmes, enforte que les Allemands ont par le moyen de cette traduction ce qui nous manque en François, une bonne Histoire critique de la Poësie Espagnole. On nous promet une Traduction de cet ouvrage, qui sortira bientôt des presses de la Société Typographique de Neuchâtel.

II.

ROMEO & Julie, *Tragédie Bourgeoise, nouvelle Edition corrigée.* 1769.

Cette pièce allemande a été reçue avec empressement, exécutée avec succès, & redemandée jusqu'à dix fois consécutives sur le théâtre de Leipfig.

I2.

BIOGRAPHIE *Universelle, ou vies des Hommes Illustres de tous les Pais & de tous les âges, par Mat. Schroeck, Professeur à Vittenberg.* Berlin 1769.

Il a déjà paru deux Volumes de cet ouvrage, & toute l'Allemagne paroît en

attendre la suite avec une extrême impatience. On y regarde l'Auteur comme le Plutarque de son Siècle. Puisque son plan embrasse les Hommes Illustres de toutes les Nations, il mérite d'être connu de tous les Peuples, qui cultivent les Lettres. On nous en promet une traduction Française, qui paroitra bientôt à Neuchâtel & sur laquelle nous entrerons dans un plus grand détail.

13.

LA Lecture nécessaire aux jeunes Artistes: Discours prononcé dans la distribution solennelle des prix de l'Académie Impériale & Royale de Gravure, par Mr. Joseph de Sonnenfels. Vienne 1768. 8°.

14.

LES Talens du Peintre de Portraits: Discours prononcé dans une assemblée extraordinaire de l'Académie Impériale & Royale de Dessin & de Gravure, par Mr. Joseph de Sonnenfels. Vienne 1768.

Après avoir attaqué les préjugés, Mr. de Sonnenfels tourne ses vues patriotiques

du côté des Beaux-Arts. Il veut former le goût de ses compatriotes , leur apprendre à saisir le beau, & à juger sagement des ouvrages de l'Art. Les deux discours que nous annonçons, donnent de grandes espérances qu'il réussira dans une entreprise toujours difficile : Il réunit la solidité des pensées à tous les agrémens du Style. Peintures animées, tours ingénieux, exemples choisis avec goût, expressions vives & souvent poétiques, tout concourt à réveiller l'attention. Nous voudrions pouvoir insérer ici ces deux excellentes pièces. Elles doivent avoir allumé dans le cœur des hommes de Génie, le feu qui animoit l'Auteur, lorsqu'il les composa.





E N I G M E.

JUSQU'AU milieu du Sanctuaire.

J'ose en tous tems porter mes pas :

Je suis aussi formé pour servir à la guerre,
Sans qu'il me soit permis de paroître aux combats;

Toujours dans la moindre déroute,

J'accompagne tous les fuyards,

Soit nature ou caprice, au milieu de la route,

Je m'attache aux Drapeaux & non aux Etendarts.

Nouvel animal amphibie,

J'habite le feu comme l'eau :

Le croiroit-on ? Je suis en vie,

Sans jamais sortir du tombeau.

Je me glisse & deviens utile

Jusques chez Venus & l'Amour :

Je vais jouer mon rôle en Ville,

Et des Roix composer la Cour.

De là dans un vallon, sur un bord d'un rivage,

Je vole accompagner la flûte & le hautbois.

J'évite des oiseaux le plus tendre ramage,

Préférant de m'unir aux douceurs de la voix...

En un mot, dans ton cœur, au sein de la nature

Lecteur, regarde bien, tu verras ma figure.



LOGOGRIPHE

POUR habiter la terre, Eve me donna l'être ;
 Sans cette mère, Adam n'auroit pu me con-
 noître.

Par moi tous les mortels connoissent leurs besoins ,
 A me chercher sans cesse, ils mettent tous leurs
 soins.

Le Déluge pensa terminer ma carrière ;
 Mais l'Arche de Noé me remit sur la terre.

J'ai demeuré depuis avec ses habitans ,
 Ainsi mon existence a suivi tous les tems.

Mais pour mieux s'éclairer & mettre au net la
 chose ,

Qu'on sache que neuf pieds font ce qui me
 compose.

Je suis dans le commerce & dans les régimens ,
 J'assiste aux entretiens de deux tendres amans :
 J'aime le tête à tête , & fuis la solitude ;

Chacun pour me trouver met toute son étude.
 En mon corps je renferme un habitant des Cieux ;
 L'oiseau dont le brillant forme un arc-en-ciel
 d'yeux ;

De Sancho la monture , une Ville ambulante ;
 Un oiseau babillard , & sa prison pendante.

En animant ton corps, ce que l'ame lui fait,
 Ce qui te donne droit d'être avant ton cadet;
 L'extrémité d'un arbre ou bien d'une montagne,
 D'un dessein insensé la méchante compagne;
 Ce qui doit surpasser le galon d'un chapeau,
 Ce qu'on ne peut nommer proprement un four-
 neau;

Ce qui n'est pas le tien, ce qui te fait con-
 noître :

Le mois le plus gaillard, un habitant de cloître,
 Ce qui forme ton poing, ce qui ferme ta main,
 Toujours ce qui se trouve au milieu de ton pain,
 Ce qu'on reconnoit aujourd'hui de plus rare;
 L'instinct le plus critique où le mortel s'égare;
 Une rivière enfin
 Qui se perd dans le Rhin.

Quelquefois l'on me trouve agréable & badine,
 Mais aussi d'autrefois ennuyeuse & chagrine.
 C'en est assez, Lecteur, met donc les armes bas:
 Tant que tu seras seul tu ne me tiendras pas.

Le mot du Logogriphe du mois passé est
 BROCHURE.





T A B L E.

C ARACTERE des <i>Evangelistes</i>	pag. 129
<i>Complot qu'ont dû former les Apôtres, si c'est à faux qu'ils ont attesté la Résurrection de JESUS-CHRIST.</i>	141
<i>Lettre de Pope au Docteur Swift, traduite de l'Anglois.</i>	155
<i>Autre Lettre du même Auteur à une Dame.</i>	161
<i>L'Esprit & la Science, Allégorie.</i>	168
<i>Le Bonheur imprévu.</i>	171
<i>Anecdotes Morales, tirées de divers Auteurs.</i>	194
<i>Voyage autour du Monde en 1765 & 1766, traduit de l'Anglois.</i>	203
<i>Anonces de Livres.</i>	210
<i>Enigme & Logogriphe.</i>	